

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

55e Année. — N° 4 — 1er Avril 1912.

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE

Avis important aux abonnés de la « Revue Spirite »

Dans le trimestre qui vient de s'écouler, la *Revue Spirite* n'a pu paraître qu'avec des retards considérables, qui ont été, — nous devons le dire, — le fait de circonstances tout à fait indépendantes de notre volonté, et que nous avons été les premiers à déplorer.

Nous adressons à ce sujet nos plus vives excuses à nos fidèles abonnés et lecteurs, et nous nous empressons de les prévenir qu'à partir du mois de mai nous prenons nos mesures pour que la distribution de la *Revue* soit faite avant le 10 de chaque mois au plus tard et autant que possible à la date du 5.

LE DIRECTEUR DE LA « REVUE SPIRITE ».

43e Anniversaire de la désincarnation d'Allan Kardec

Nombreuse était la foule qui, le 31 mars, était accourue au Père Lachaise et se pressait autour du dolmen d'Allan Kardec, pour rendre un solennel hommage à la mémoire du fondateur de la philosophie spirite.

Au nom de la *Société française d'étude des phénomènes psychiques*, M. le général Fix et M. Boyer, vice-présidents, prennent successivement la parole.

M. le général Fix rappelle l'antagonisme qui, de tout temps, a régné entre la Science et la Religion, et que c'est Allan Kardec qui est venu les unir en appuyant tous les arguments de la dialectique sur un contingent de preuves, *directes, sensibles, expérimentales*, qui correspondent précisément aux exigences de l'esprit moderne.

M. Boyer fait remarquer que le spiritisme ne se contente pas seulement de combattre les erreurs et les superstitions d'autres âges, mais qu'il démontre encore scientifiquement l'immortalité de l'âme.

D'autres frères militants — dont je ne me rappelle plus le nom —, prennent encore la parole pour rappeler l'œuvre toute de travail et d'émancipation intellectuelle de celui qui fut notre maître. Parmi ceux-ci, un frère espagnol se fait l'organe des spirites de son pays.

Enfin, un bon vieillard, médium à incarnation, clôture la cérémonie par une vibrante communication philosophique et morale, inspirée par un Esprit qui ne s'est pas nommé.

***

Le soir une agape fraternelle comprenant près de cent cinquante couverts réunit les convives dans les salons du restaurant Perdviat, rue des Pyrénées, sous la présidence de M. Chevreuil.

Au dessert, il prononce une allocution superbe qui lui vaut les bravos de toute l'assistance.

Le général Fix fait ensuite l'apologie d'Allan Kardec et conclue que du spiritisme sortira un nouvel ordre de choses fondé sur le grand principe de *solidarité*.

Le banquet est suivi d'une soirée dansante fort animée.

Le piano est tenu, d'une façon remarquable, par un frère aveugle, qui joue d'une façon ravissante.

Pendant un entr'acte, sa femme qui l'accompagne, chante à merveille une fort jolie mélodie spirite dont son mari a composé la musique et elle, les paroles.

Vers onze heures et demie finit cette belle soirée, et chacun va se reposer.

UN SPECTATEUR.

Tombeaux d'ALLAN KARDEC et de P. G. LEYMARIE au Père-Lachaise



Inscription qui se trouve sur le fût

supportant le buste

—

ALLAN KARDEC

Fondateur de la Philosophie spirite

—

TOUT EFFET A UNE CAUSE

TOUT EFFET INTELLIGENT
A UNE CAUSE INTELLIGENTE

LA PUISSANCE DE LA CAUSE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR
DE L'EFFET

—

3 Octobre 1804

31 Mars 1869

—



Pierre-Gaetan LEYMARIE

Disciple d'Allan Kardec

et continuateur de son œuvre

de 1870 à 1901

—

1827-1901

Madame P. G. LEYMARIE

8 Septembre 1837

29 Septembre 1904

—

Onzième Anniversaire de P.-G. Leymarie

Le 10 avril prochain, il y aura onze ans que notre ami Leymarie, ce « lutteur de courage irréductible », cet « élu d'Allan Kardec », comme on l'a appelé, ce vaillant pionnier de notre grande cause, est allé rejoindre, dans la grande patrie de l'au-delà, le maître ainsi que les disciples et amis dévoués avec lesquels, pendant plus de quarante ans, il avait travaillé, combattu et souffert pour la propagation de la doctrine spirite non seulement en France, mais encore dans le monde entier.

Or, nous qui savons que la mort n'est qu'un accident physique, que le simple abandon par le corps lumineux, appelé esprit, de son instrument de travail et d'épreuve, appelé corps charnel, nous ne pouvons certes pas douter que le maître et ses disciples ne s'intéressent encore à leur œuvre grandiose de progrès et n'en poursuivent ardemment la réalisation.

Cependant, cédant nous mêmes à la force du préjugé séculaire qui fait confondre par la masse l'idée de mort avec celle d'anéantissement de l'être, de ses besoins, de ses pensées, de ses goûts et affections, nous ne nous doutons pas la plupart du temps que, lorsque nous poursuivons une œuvre qui a été commencée ou seulement continuée par un esprit que la mort a séparé matériellement de nous, nous ne nous doutons pas, dis-je, que cet esprit est souvent avec nous et s'intéresse à cette œuvre peut-être encore plus vivement que nous-mêmes et qu'il coopère aux travaux dont nous nous approprions souvent tout le mérite. Le passé pour nous est synonyme d'arriéré et nous ne voulons pas retourner en arrière ; comme si nous ne vivions pas encore plus du passé que du présent. Qui donc a fait le présent dont nous sommes si fiers si ce n'est le passé? Aux points de vue matériel, intellectuel et moral, n'appartenons-nous pas tout entiers au passé ? Et ne faisons-nous pas, par notre travail et nos efforts dans le présent, qu'ajouter un appoint infinitésimal à la somme des progrès accumulés par les générations passées? Le monde visible et le monde invisible sont étroitement solidaires, et des voix parties de ce dernier ne seraient pas venues nous révéler cette vérité qu'elle n'en serait pas moins évidente. Chacun de nous s'élève dans la voie d'un progrès matériel, intellectuel ou moral et quelquefois dans les trois ; mais nul ne fait un pas en avant dans l'une ou l'autre de ces voies sans le secours d'un autre être qui s'appuie, lui, presque uniquement sur les enseignements du passé.

Imaginons un instant, par exemple, une génération venant au monde et ne conservant auprès d'elle aucun représentant du passé. Bien qu'appelée à vivre au milieu de tous les progrès accomplis jusqu'à elle, ces progrès, pour elle, seront de toute évidence lettre morte, puisqu'il n'y aura plus de

langue, et, par conséquent, plus d'éducation, plus d'instruction, plus rien.

La plupart des historiens s'imaginent ne tirer de l'histoire que des souvenirs et des enseignements. Il y a beaucoup plus que cela, et notre grand Michelet, étrangement ému par la masse de faits et d'idées résultant de ses longues observations et par leur comparaison entre eux, ne put s'empêcher d'émettre cette profonde vérité : « L'histoire est une résurrection ». Or, il ne peut y avoir de résurrection de choses mortes ; il n'y a de résurrection que des êtres vivants, des esprits.

Si de tout cela nous ne nous rendons pas compte, c'est que sur la terre, à l'état charnel, nous sommes plongés dans l'ombre, c'est-à-dire que nous ne disposons pas de tout le savoir, de toute l'expérience que nous avons acquis dans des existences antérieures. Nous sommes donc amenés à conclure qu'il n'y a pas de progrès s'il n'y a pas de passé, que les multiples existences peuvent seules justifier le passé, et que, par suite, la mort n'est que le stade de chacune de ces multiples existences.

Au Père-Lachaise, on peut voir, à une faible distance l'un de l'autre, deux dolmens, deux monuments de granit imités de ceux de nos ancêtres les Gaulois, lesquels au-dessus du cadavre élevaient en même temps qu'un abri à celui-ci, de massives et larges portes d'où l'âme pouvait à l'aise s'envoler à l'immortalité. Sous l'un de ces dolmens reposent les restes d'Allan Kardec, sous l'autre ceux de P. G. Leymarie. Sur le fronton du premier on lit, gravée dans le granit, cette inscription: *Naître, Mourir, Renaître encore et Progresser sans cesse, telle est la loi.* Sur le fronton du second cette autre inscription : *Mourir c'est quitter l'ombre pour entrer dans la lumière.* L'une complète l'autre.

Saluons ces deux monuments et arrêtons-nous pour méditer le haut enseignement qu'ils nous offrent. N'est-on pas tout d'abord porté à se demander : pourquoi mourir pour renaître, est-ce utile ? La réponse n'est pas loin.— Oui, c'est utile, parce qu'en mourant on quitte l'ombre pour entrer dans la lumière. — Mais alors, pourquoi renaître ? — C'est pour le travail, l'effort et l'épreuve, progresser, progresser sans cesse. — Tout cela n'est-il pas lumineux ?

Nous avons célébré récemment l'anniversaire d'Allan-Kardec. Célébrons donc aussi celui du digne continuateur de son œuvre, qui fut un spirite inné et dévoué et sut propager et pratiquer admirablement comme le maître, la grande et unique loi édictée par le Christ pour le salut de l'humanité : *Aimez Dieu, et, ce qui est la même chose, aimez votre prochain comme vous-même.*

Et comment mieux célébrer cet anniversaire qu'en reproduisant quelques pages où le disciple fait lui-même un portrait du maître et apprécie sa mission, sa philosophie et son apostolat ?

Nous détachons ces pages du manuscrit d'un ouvrage inédit de notre savant ami. Cet ouvrage du plus haut intérêt est considérable et a pour objet de compléter la magnifique esquisse sur la création tracée par Allan Kardec dans son livre la *Genèse*. Nous en publierons dans la Revue les parties les plus intéressantes.

ALGOL.

Extrait d'un ouvrage inédit de P.-G. Leymarie

Allan Kardec, sa mission

1. Souvent on nous a fait cette objection : Allan Kardec est-il un grand prêtre, ou bien un illuminé ? représente-t-il un dogme, une religion, est-ce un apôtre ?

Lire les ouvrages de ce penseur, serait pour les questionneurs la réponse sans réplique, car l'homme estimé que nous aimons est tout entier dans ses volumes : leur structure est ferme, sobre, concise; le courage et la conviction profonde, le désintéressement personnel s'y montrent sans voiles, sans faux éclat ; l'honnêteté, la conscience et les déductions sans repliques s'enchaînent avec une hauteur de vue incomparable dans ces explications empreintes de la plus haute moralité. Quel ordre dans cette analyse spirite où tous, nous pouvons lire couramment ; quelle sobriété et quelle précision dans l'exposition de cette loi grandiose, vérité fondamentale qui ouvre à la chaîne de la vie des êtres un nouvel anneau, plein de puissants et consolants attraits, celui de la vie de l'erraticité !

2. La science cherche cet anneau ; elle voudrait trouver dans ses mains le point de jonction, la soudure qui relie l'homme à la vie spirituelle. Sans cesse elle demande : « En résumé, que sommes-nous ? où allons-nous ? » Le grand mérite du maître c'est d'avoir tracé sûrement ce point de jonction, conséquence rigoureuse des études scientifiques : ses écrits demandent les investigations, la lumière, la contradiction, tout ce qui peut éclairer judicieusement ce monde inconnu de nos amis invisibles, et mieux nous expliquer ce périsprit, essence semi-matérielle, soudure merveilleuse de l'homme matière avec l'être fluidiquement spiritualisé.

3. Etre utile, telle était la règle du maître ; cet héritage libéral et fraternel appartient à tous les spirites ; sans cesse il nous recommandait cet homme loyal, généreux, ce grand esprit, d'aimer beaucoup, de pardonner toujours, d'enrichir notre esprit pour être nous-mêmes un enseignement continuel : « Fuyez l'envie et l'égoïsme et soyez les apôtres de tous les progrès, disait-il, soyez la synthèse et non l'analyse du bien ; donnez toujours avec votre

cœur et votre esprit, non pour en obtenir une futile reconnaissance, mais pour améliorer le sort de vos semblables ; soyez les artisans dévoués du mouvement égalitaire qui pousse l'humanité vers de meilleures destinées, en ouvrant à la lumière la conscience de vos frères en épreuves terriennes ; pensez à la vie future de votre esprit, sachez que hors la charité point de salut, et que pour Dieu le passé et l'avenir sont le présent. » Tel était cet homme de bien, ce penseur, ce bienfaiteur de l'humanité.

4. Allan Kardec disait aussi : « La science est appelée à constituer la *genèse* selon les *lois de la nature*. » « La doctrine spirite est la résultante de l'enseignement *collectif et concordant* des esprits. » « Dieu prouve sa grandeur et sa puissance par *l'immutabilité* de ses lois, et non par *leur suspension*. » Simple élève du maître, j'analyse toutes les forces de la nature pour aider à l'enseignement de la doctrine ; nous remplissons peut-être une lacune que ses travaux ne lui permettaient pas d'aborder ; il a donné la synthèse des lois dont je fais l'analyse. Cet ouvrage doit être regardé comme une *œuvre purement spirite*, seul but vers lequel tendent ces études diverses.

5. Le maître était donc un vulgarisateur ; il avait la *mission* d'enseigner à la génération du règne néfaste de Napoléon III, la vérité prodigieuse tant de fois timidement énoncée, par tous les missionnaires des progrès ; analyser un monde inconnu, étendre, condenser, coordonner, populariser les lois qui nous font entrer en relation avec les habitants et les agissements du monde spirituel ou de *l'erraticité*, voilà ce qu'il était chargé de faire.

6. Avant lui, l'existence des êtres de ce monde immatériel, agents secondaires s'immisçant entre Dieu et l'homme et participant ainsi aux affaires humaines, fut la croyance de tous les peuples ; dès la plus haute antiquité, nous retrouvons les sages et les philosophes spiritualistes pratiquant en secret la grande doctrine sans oser l'approfondir ; transmise aux disciples discrets, à l'intelligence supérieure, elle était le partage précieux du for intérieur, le sujet mystérieux dont on ne parlait autre part que dans le secret du temple.

7. Allan Kardec a consacré quinze années de travaux continuels à édifier cette grande entreprise, étudier les faits, réunir les éléments épars, créer l'expérimentation directe et brutale des lois entrevues ; il a pu donner après de nombreuses et laborieuses observations, l'explication physique et matérielle des rapports du monde de la terre avec celui des esprits. Son repos et sa santé se sont usés pour prouver et rendre tangible l'existence de ses preuves ; il a pu néanmoins, avant de mourir assister à l'édification de cette doctrine sublime. Le travail est pourtant tracé bien correctement mais non achevé, nous pourrons à l'aide des immenses matériaux réunis par le maître, continuer l'œuvre de consolation et de progrès suprême, mais nous n'aurons sans doute, ni sa vigueur, ni son intelligence si puissante.

8. Quelques critiques ne lui trouvaient pas un extérieur distingué, c'est-à-dire parfaitement à la mode ; ses manières n'avaient pas non plus la désinvolture d'un magistrat pédant, ou d'un poseur : enfin, on avait l'air de ne pas le regarder comme un homme de science, parce qu'il n'employait pas avec surabondance les étymologies grecques ou latines, et ne faisait pas approuver ses ouvrages par un évêque ; il avait même le travers aux yeux de bien des gens de s'occuper trop peu des sanctions académiques : d'autres écrivassiers, élégants sophistes, empoisonneurs du bon sens et de la moralité publique, l'accusaient de n'être pas un puriste, et de ne point alambiquer ses phrases pour sacrifier le fond à la frivolité de la forme. Les journalistes ignares et prétentieux lui donnaient des leçons... de ridicule !... les chaires ecclésiastiques ont tonné contre ce novateur, cet insensé, cet illuminé, possédé du diable ; *le pape* lui-même a mis l'œuvre d'Allan Kardec à l'index, vraiment les attaques n'eussent pas été complètes sans ce cachet du Jésus romain, auquel se sont réunis les dénigrements de quelques disciples, esprits peu avancés désirant que le maître partageât leurs élucubrations écrites sans base sérieuse ; les rêveurs sont une plaie bien dangereuse quand ils ne savent soumettre une idée au jugement sévère des plus scrupuleuses analyses ; Allan Kardec les repoussait vertement, car son temps était compté ; il préférait écrire un livre utile à tous, que de causer nuageusement et sans profit aucun pendant des heures entières.

9. Les livres sont là palpitants d'intérêt ; le monde entier les a lus et les lit avidement ; tous ceux qui l'ont si violemment attaqué cet homme fort, admirent sa profonde logique, sa précision, sa clarté ; quelques lignes de lui, condensent toujours un volume délayé par nos soi-disant puristes, il a su remuer de puissantes et fécondes idées puisque ses ouvrages sont traduits en anglais, en allemand, en langues russe, cophte, italienne, espagnole et portugaise ; toutes les bibliothèques possèdent les œuvres spirites, c'est une mode que le maître préférait à celle du vêtement gracieusement taillé.

10. Allez au *Père-Lachaise :* là sous une pierre druidique vous pourrez analyser les traits d'Allan Kardec ; le sculpteur Capellaro, est un artiste de grand talent et pourtant cette image est froide ; ce métal n'ayant ni la vie ni le relief d'un visage animé, vous prouvera néanmoins que l'enveloppe physique de cette âme reflète une haute intelligence ; ce front est vaste, cette physionomie loyale respire la bienveillance, un profond amour de l'humanité ; rien de ces lignes pures que vulgairement on appelle beauté plastique, mais plutôt des lignes fermement accentuées, noyées dans le rayonnement d'un grand esprit.

P.-G. LEYMARIE.

L'Expérimentation Spirite, les " Scientifiques "..... et les autres

Nous nous proposions, dans notre précédente causerie, d'examiner si, dans un débat d'ordre spirite, nous pouvions atteindre le Public aussi facilement que nos adversaires et, dans la négative, d'étudier les moyens propres à remédier à cette infériorité.

La façon dont vient de se dérouler l'incident de M. Girod avec le Dr Charpentier nous fournit, très à propos, la documentation nécessaire à la démonstration que nous voulions entreprendre : le procédé-type employé partout à notre égard se montre là dans toute sa simplicité.

Pour bien comprendre ce qui s'est passé et ce qui, toujours, se passera, tant que nous n'aurons pas réagi pratiquement contre un état de choses éminemment préjudiciable à notre cause, il est nécessaire de rechercher le pourquoi de l'hostilité universelle que la Presse témoigne à nos personnes et à nos croyances.

La cause en est, d'ailleurs, facile à démêler et peut se résumer en quelques mots : nous constituons pour les deux Puissances qui ont asservi le « Journal » à notre époque, le plus redoutable des dangers. Nos doctrines, en effet, appuyées sur l'expérimentation, démontrent aussi bien l'imbécillité des théories matérialistes que l'erreur des religions existantes.

L'idée spirite triomphant, le prêtre de toutes les confessions cesse d'être l'intermédiaire obligé entre l'Humanité et la Grande cause qui l'a créée. Les savants, d'autre part, forcés de revenir sur les téméraires affirmations de leur philosophie actuelle, se trouveraient contraints de changer complètement leurs méthodes de raisonnement et d'investigation et, par suite, de se diminuer dans l'esprit des béats qui les encensent avec la vénération que l'on sait.

Les uns et les autres — profondément divisés par leurs conceptions respectives — ne rencontrent un terrain d'entente que sur ce point unique : la défense, à tout prix, des situations acquises.

On fait donc, avec ensemble, face à l'ennemi commun. C'est ce qui explique l'anormale alliance de Homais et de Basile, embouchant fraternellement le même porte-voix pour déverser, sur les fâcheux trouble-fête que nous sommes, les richesses d'un vocabulaire d'où les termes amènes sont soigneusement exclus.

La presse étant monopolisée par ces deux forces sociales et leurs succédanés, impossible d'atteindre le Public par le *Journal*, sans passer sous leurs fourches caudines. Façonnant ainsi à leur gré, chacune dans le sens qui lui est profitable, l'opinion publique qui n'est renseignée que par elles,

elles passent sous silence toute Idée qu'elles estiment dangereuse, la défigurent et la dénigrent.

Le Spiritisme, menaçant leur prépondérance, est de celles-là.

Je vous laisse à penser de quelle façon on accueille et on reproduit nos communications, lorsque nous avons l'imprudence de les égarer de ce côté !

D'ailleurs, voici l'exemple qui montrera à nu le fonctionnement d'un des rouages de cet ingénieux et puissant mécanisme.

Quand, en janvier dernier, l'éminent Dr Charpentier porta le défi relevé par M. Girod, sa lettre fut publié par le *Matin*. Pour expliquer les causes de son scepticisme, l'honorable praticien y exposait, notamment, qu'il avait pris « la main dans le sac un médium connu, Miller ».

Si l'on en croit le Dr Dusart, qui assistait à l'expérience où le Dr Charpentier aurait fait cette découverte sensationnelle, le Dr Charpentier affirme un fait absolument faux (1).

La déclaration du Dr Charpentier n'en reste pas moins inscrite dans sa lettre du *Matin* et les lecteurs de ce journal, ne connaissant pas le démenti qui lui est opposé, ne peuvent qu'y ajouter foi.

Le même Dr Charpentier faisant paraître (toujours dans *le Matin*), son acceptation des conditions proposées par M. Girod, profita encore de l'hospitalité offerte à sa prose pour glisser contre le célèbre chimiste anglais, W. Crookes et, même contre un des siens, le professeur Richet, des insinuations ne tendant à rien moins qu'à présenter ces hommes éminents comme de véritables gâteux, hallucinés par de grossières prestidigitations, ce qui enlèverait toute valeur à leurs remarquables travaux sur les phénomènes psychiques. Le Dr Charpentier ajoutait même, à l'appui de ses dires, que la médium qui avait servi aux expériences de Crookes avait été jugée et condamnée pour fraude !

Le jour même de l'apparition de cette dernière lettre, M. Gabriel Delanne, le remarquable écrivain qui dirige *La Revue Morale et scientifique du Spiritisme*, s'adressait au *Matin* pour s'inscrire en faux contre *toutes* les assertions du Dr Charpentier.

M. Delanne est connu au *Matin*, qui a publié, antérieurement, de lui nombre d'éloquentes protestations contre certaines inexactitudes : on sait, au Boulevard Poissonnière, qu'on peut se fier à la loyauté de ses déclarations.

Cependant, le *Matin* ne souffla mot de la lettre de M. Delanne, en sorte que toutes les erreurs (?) de M. Charpentier restent, pour les lecteurs de ce journal, des certitudes absolues, d'autant plus indiscutables qu'aucune réfutation n'est venue, à leurs yeux, en diminuer la valeur.

N'examinons pas si le *Matin* a usé ou non de son droit ; ce point n'est pas en question.

(1) *Revue scientifique et morale du Spiritisme*, nº de juillet 1908, p. 5.

Retenons simplement que ce quotidien, certainement un des moins malveillants de la Presse à notre égard a démontré en la circonstance, qu'il ne se conformait pas toujours à sa devise et que « s'il sait tout », il « ne dit pas tout ».

Et, comme par hasard, c'est nous qui sommes les victimes de ce qu'il qualifierait d'omission, s'il était amené à s'en expliquer.

Omission, ignorance ou amnésie, voici les excuses qu'auraient à invoquer la plupart de ses confrères, en semblable occurence; chez quelques autres, et non des moindres, de quels qualificatifs décorerait-on les transpositions tendancieuses de textes, les négations impudentes ou les déformations de toute nature qui s'étalent en leur colonnes, lorsqu'il s'agit de nos phénomènes et de nos croyances ?

Le procédé peut varier de forme ; il reste identique quant au fond, c'est-à-dire, toujours malveillant et, trop souvent, déloyal.

Le remède... ?

La création d'un organe, *nettement spirite et Kardéciste*, paraissant le plus souvent possible, hebdomadaire au moins, sinon quotidien, qui présente sous son véritable aspect la doctrine et le fait spirites. Un journal auquel *on ne demandera pas d'être une bonne affaire*, que la collectivité devra même s'attendre à soutenir de ses ressources ; qui, toujours sur le brèche, rectifiera, au fur et à mesure de leur apparition, les erreurs volontaires ou non, publiées sur notre compte, propagera nos Vérités dans tous les milieux, sans aucune arrière-pensée de lucre ou d'ambition, avec, comme seul but, leur diffusion toujours plus grande. Un journal remplissant, en un mot, sa destination normale de champion et de véhicule de l'Idée, au lieu de s'abriter sous son couvert pour soutenir d'inavouables combinaisons.

Et alors, mais seulement alors, vous pourrez, Spirites, prendre, en toute liberté d'esprit, contact avec l'homme de science ou tout autre adversaire ; vous n'aurez plus à redouter les silences adroits ou les maquillages éhontés.

Car, à ce moment-là, notre voix pourra pénétrer partout, au même degré que celle de nos ennemis.

Nos « Revues » qui font tant de bien à la Cause, continueront leur tâche ; leur action ne pourra que fortifier celle du journal, toute différente.

Ce dernier, en effet, ripostera à l'attaque quotidienne, de façon à conserver à sa réponse le bénéfice de l'actualité. En ce moment, nos adversaires exploitent habilement notre silence forcé, en le présentant à leurs lecteurs comme une dérobade : notre journal paru, ils ne pourront plus user de cet argument.

« Ils se tairont, alors, nous répondra-t-on et feront le silence complet autour de vous ! »

Non, car la tactique se modifie selon les facteurs du combat. Se taire serait

permettre à notre voix de se faire seule entendre : nos chers adversaires sont trop habiles pour garder pareille attitude.

Ils polémiqueront et emploieront leurs procédés familiers : cela nous donnera fréquemment l'occasion d'exiger ses rectifications.

Nous ne demandons pas autre chose, quant à présent : rectifier c'est discuter et, pour nous, discuter c'est prouver.

A quand : « L'Echo du spiritisme expérimental » ?

HENRI ROUSSEAU.

Perfectionnement moral, intellectuel et physique de l'homme

L'éducation, a dit Platon, a pour but de donner au corps et à l'âme toute la beauté et toute la perfection dont ils sont susceptibles. En d'autres termes, l'éducation est le développement des facultés morales, intellectuelles et physiques, ayant pour objectif la perfection absolue de l'être humain.

Au point de vue biologique, il y a certainement à tenir compte de l'hérédité, de l'ambiance dans laquelle se meut l'individu, de l'atavisme, de l'action du physique sur le moral et réciproquement, en raison de la solidarité qui existe entre l'un et l'autre. Cela peut expliquer certains rebelles à toute perfection. Il ne faut pas oublier cependant qu'à sa naissance, l'homme est, d'après Locke, une *page blanche* sur laquelle l'éducateur peut y écrire ce qu'il veut, aussi bien les préceptes de l'éducation morale que ceux de l'éducation intellectuelle et physique.

En ce moment, l'Université se préoccupe particulièrement de l'instruction post-scolaire. Et, déjà depuis plusieurs années, elle encourage le développement des facultés physiques, dans le but de corriger les inégalités de celles-ci, et de niveler autant que possible celles de l'intellect.

On ne peut qu'approuver les efforts faits par le ministère, pour arriver, par l'exercice et l'entraînement, à faire des hommes robustes, à donner à leur sens une acuité plus grande, à leurs organes une résistance plus puissante contre les imminences morbides, écartant ainsi toutes les causes de faiblesse, de déchéance et de maladie.

On ne peut également qu'approuver le projet de l'Université d'agrandir le cercle des connaissances scientifiques, littéraires et artistiques du peuple, de donner aux médiocres plus de jugement, et un développement plus grand de la mémoire par un exercice régulier, c'est-à-dire par l'étude qui est à l'intelligence ce que l'exercice physique est à notre organisme. Si tous ne pou-

vaient prétendre à un savoir encyclopédique, si tous ne faisaient pas des savants, des littérateurs, des artistes, tous au moins pourraient arriver à la connaissance d'une branche quelconque du savoir. C'est là que la pédagogie devrait savoir discerner les dispositions des enfants, et les développer, sous la condition préalable d'une certaine force de volonté de la part de ces sujets, qu'une suggestion patiente saurait leur donner.

Mais ce ne sont pas seulement ces deux points de vue que les Grands Maîtres de l'Université devraient envisager, mais encore le perfectionnement moral, dont l'insuffisance se traduit par l'augmentation croissante de la criminalité juvénile. Les moralistes et les jurisconsultes accusent avec raison la démoralisation de la jeunesse par la littérature criminelle et pornographique, la crise de l'apprentissage et le défaut de l'enseignement technique ; les hygiénistes dénoncent justement aussi l'alcoolisme héréditaire et acquis.

A toutes ces causes, dont l'importance est considérable, il faut joindre la nullité des programmes scolaires sur le développement de la morale, les doctrines négatives dont les conséquences fatales déterminent le mépris du sentiment des devoirs, la diffusion des idées anarchistes, le besoin impérieux de toutes les jouissances sensuelles,...en un mot LE MATÉRIALISME ! Voilà la véritable étiologie de l'augmentation des recrues de l'armée des malfaiteurs.

La psychologie de l'enfance nous a appris que c'est au commencement de la puberté que l'individu se sent plus ou moins attiré vers le bien ou vers le mal, que la lutte commence entre les passions bonnes et mauvaises, et qu'il se décidera pour les unes ou pour les autres, d'après les conseils qu'il recevra et des exemples qu'il aura sous les yeux. C'est donc à ce moment que les éducateurs devraient lui suggérer des sentiments nobles et élevés, l'amour de son semblable, l'attachement à la Patrie, le respect dû aux parents, la pureté des mœurs, la loyauté, la croyance à l'âme immortelle et à Dieu, synthèse de tout ce qui est beau et bon ; car il n'y a pas d'éducation sans morale, et pas de morale sans Dieu, sans le Dieu auquel croyaient Newton et Voltaire, et les plus grands hommes des temps anciens et modernes, V. Hugo, Lamartine, Pasteur...

Or, ce qui manque d'une manière absolue dans les enseignements pédagogiques, c'est l'histoire de l'humanité, faisant connaître les conditions pour lesquelles l'homme vient sur la terre, les devoirs qu'il a à remplir pendant les quelques années de son séjour, en vue de son ultime perfectionnement spirituel.

Peut-être, nous objectera-t-on que cette question est essentiellement d'ordre religieux, et que c'est aux ministres des cultes qu'incombe la tâche d'instruire la jeunesse de la science de l'âme, dans ses rapports avec l'Etre suprême. C'est là une réponse vraiment surannée. Tout le monde sait que les enseignements donnés par les prêtres de toutes les religions sont devenus

insuffisants, pour apporter à l'esprit humain le perfectionnement moral intégral et adéquat au développement philosophique des consciences indépendantes des superstitions cultuelles.

Quant à la doctrine spiritualiste expérimentale qui, seule, donnerait aujourd'hui la solution de ce perfectionnement moral, elle a déjà rallié beaucoup d'esprits à la recherche de l'absolue vérité, ne voulant plus accepter qu'une démonstration positive fournie par des faits nombreux et indéniables. Mais combien y a-t-il encore d'indifférents, de réfractaires, de sceptiques...!, nos adeptes ne constituant qu'une infime minorité, dans les classes inférieures principalement. C'est donc les initiés qui ont le devoir de les instruire par la parole, par des arguments suggestifs, par des publications nombreuses de littérature spirite, livres et journaux, par des éditions populaires et concises. Nous savons d'ailleurs qu'il ne faut pas compter sur le gouvernement parlementaire actuel, qui détient le monopole de l'instruction publique, pour nous aider au perfectionnement moral, par nos enseignements. La politique s'y oppose, et celle-ci est l'humble sujette du matérialisme orthodoxe.

Il est certain cependant que ce perfectionnement moral compléterait bien celui des facultés intellectuelles et physiques ; il synthétiserait tous les éléments de la grandeur et de la prospérité de la nation. Alors, on verrait chaque unité atteindre un niveau supérieur suivant ses aptitudes ; et la collectivité entrerait dans une ère nouvelle inconnue dans l'histoire des civilisations.

Dr Edm. Dupouy.

La Vérité sur Jeanne d'Arc

Sous ce titre, M. G. Desdevizes du Dezert, doyen de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, publie dans *le Lien*, journal littéraire de Marseille, l'article suivant, dans lequel, février 1912, l'éminent professeur rend compte de l'œuvre de Léon Denis : A propos du cinquième centenaire de la naissance de Jeanne d'Arc, il écrit :

Un historien qui n'a rien d'un mystique, M. Lavisse, disait en parlant de Jeanne d'Arc : « Jamais l'histoire n'a coloyé de plus près le miracle ». C'est bien pour cela que l'histoire de Jeanne, si bien connue dan son ensemble et dans un si grand nombre de détails, est interprétée de façons si différentes.

Les Orléanais de 1429 ont vu en elle une sainte envoyée de Dieu, un ange libérateur. Les Anglais ont voulu qu'elle soit une sorcière. En dépit de toute notre vanité moderne, nous en sommes restés à ces deux opinions primitives, à peine modifiées.

Les catholiques admettent la mission divine de Jeanne, admettent la réalité objective de ses visions, croient qu'elle a vu réellement Sainte Catherine, Sainte Marguerite, et Saint Michel, et font de la Vierge de Domrémy, enfin béatifiée par Rome, la patronne céleste d'une nouvelle croisade pour la libération de l'Eglise.

Les radicaux matérialistes, ennemis du christianisme, contempteurs du miracle, voient en Jeanne une simple hystérique, justiciable de la médecine, et vont jusqu'à regretter que cette sotte fille ait empêché la conquête anglaise. Ils ne rebrûleraient peut-être pas Jeanne d'Arc, mais ils l'enfermeraient sûrement à la Salpêtrière.

Des rationalistes sincères ont essayé de rendre à Jeanne toute la justice qui lui est due, sans admettre le côté miraculeux de son histoire. S'ils refusent toute objectivité à ses visions, ils ne discutent pas sa bonne foi, et ils admirent, tout comme les ortodoxes, cette extraordinaire restauration morale de tout un peuple par la volonté d'une simple bergerette. L'histoire de Jeanne est pour eux un miracle psychologique, mais un miracle tout de même. Elle ne relève pas de la médecine, mais du génie. Ses voix, ses visions, sa clairvoyance, sa tactique foudroyante sont des dons extraordinaires, tels qu'en eurent en partage d'autres grands saints, comme Saint Ignace ou Sainte Thérèse. Jeanne est une intuitive... Mais cette conception, qui est la nôtre, est bien plutôt mystique que rationnelle.

M. Léon Denis (1) passe délibérément dans le camp spirite et nous présente une version nouvelle du « Cas Jeanne d'Arc ». C'est la version occultiste.

« Un lien mystérieux relie le visible et l'invisible, des rapports peuvent s'établir avec l'Au-delà, à l'aide de certaines personnes spécialement douées, chez qui les sens cachés de l'âme, les sens psychiques, ces sens profonds qui dorment chez tout être humain, peuvent s'éveiller et entrer en action dès cette vie. Ce sont ces aides que nous nommons des médiums » et Jeanne d'Arc, pour M. Denis, fut un médium.

Dans le chapitre très intéressant qu'il consacre aux visions de Jeanne d'Arc, il met très clairement en lumière le caractère tout spécial de ces visions, qui ne peuvent être confondues avec les phénomènes vulgaires de l'hystérie. Jeanne conserve toujours le sentiment de sa personnalité, son jugement reste entier et merveilleusement sain, elle ne conçoit aucun orgueil des faveurs célestes qui lui sont accordées ; ses voix ne lui disent jamais de niaiseries, mais lui parlent l'austère langage du devoir poussé jusqu'à l'héroïsme, elles ne la flattent pas ; elles ne lui ont rien dit que la suite n'ait vérifié. Ces voix venaient de l'extérieur ; ce n'est pas la conscience de

(1) Léon Denis. « Jeanne d'Arc Médium ». Paris, Librairie des Sciences psychiques, 1910.

Jeanne qui parlait, c'étaient « d'invisibles intelligences » auxquelles Jeanne donnait les noms et prêtait les traits des saints qui lui étaient le plus familiers : « L'esprit de Dieu s'accommode à notre infirmité... les Esprits supérieurs qui se manifestent aux hommes ne se nomment pas, ou bien, s'ils se nomment, ils empruntent des noms symboliques, qui caractérisent leur nature ou le genre de mission qui leur est assigné ».

La responsabilité du procès de Jeanne-d'Arc pèse également sur l'Eglise, sur la couronne d'Angleterre et sur la couronne de France. L'Anglais l'a voulu par passion patriotique, le Français l'a laissé faire par égoïsme et veulerie, l'Eglise l'a fait par orgueil et par ignorance ; il parut à l'évêque de Lizieux que Jeanne « était de trop basse condition pour être inspirée de Dieu ». M. Denis n'appuie peut-être pas assez sur le caractère légal du procès de Jeanne d'Arc. Il ne faut pas voir dans cette cause célèbre un procès extraordinaire, entaché de nullité par la passion, la corruption et la partialité des juges ; ce fut un bon procès d'Inquisition, semblable à une foule d'autres, qui furent viciés eux aussi par la haine et par la simonie, et ne furent jamais révisés, parce qu'aucun roi n'était intéressé à en obtenir la cassation. Le plus odieux de l'odieux procès ne fut pas le bûcher, ce fut l'abjuration, arrachée à Jeanne par la terreur, et falsifiée après coup. Le plus sublime de l'histoire de la Pucelle, c'est la rétraction, c'est la reprise de sa conscience après cette faiblesse d'un instant, c'est le courage avec lequel elle s'écrie en face du bûcher : « La voix m'a dit que c'était trahison que d'abjurer. La vérité est que Dieu m'a envoyée. Ce que j'ai fait est bien fait ! » Voilà pourquoi Jeanne doit nous être si chère ; c'est qu'elle n'a admis aucun intermédiaire entre elle et Dieu, c'est que sûre de l'avoir avec elle, elle a tenu tête au monde entier conjuré pour sa perte.

Il n'est pas de plus beau spectacle dans aucune histoire ; mais, au point de vue inquisitorial, les premiers juges avaient jugé plus correctement que les seconds...

Dans la seconde partie du livre de M. Denis beaucoup de pages éloquentes pourraient être signalées, mais elles intéressent plutôt le mystique, que l'historien. M. Denis a parlé avec Jeanne d'Arc. Il sait par elle qu'elle na pas souffert sur le bûcher. Il en a reçu un message qu'il transcrit tout au long (p. 333-336) et où s'accuse le « modernisme » de Jeanne : « Mon affection pour l'Eglise se détachera de plus en plus de cette ancienne rectrice des âmes, pour ne plus se donner qu'à notre doulx et gracieux Seigneur ».

Nous nous garderons bien de discuter ces faits extraordinaires. M. Denis nous dit avoir reçu les confidences de Jérôme de Prague sur l'avenir de l'Eglise, et ces pages (269-277) sont certainement les plus hautes et les plus nobles du livre.

Nous regrettons que M. Denis s'appuie parfois sur des auteurs aussi suren-

nés que Gatien Arnoult : nous aimons mieux rendre pleine justice à son effort pour dégager la signification profonde de cette merveilleuse histoire.

L'œuvre d'Anatole France est là pour montrer l'impuissance radicale du criticisme ironique à comprendre l'héroïsme et l'idéal; et quelles que soient les outrances des mystiques, c'est à eux qu'il appartient de louer ceux qui furent grands par l'âme, par le désintéressement et la vertu. Si étrange qu'il puisse paraître par certains côtés, le livre de M. Denis est un beau et un bon livre, comme le livre de M. France est un mauvais et un vilain livre.

G. DESDEVIZES DU DEZERT.
Doyen de la Faculté des Lettres
de Clermont-Ferrand.

La Mort et la Vie devant le Spiritisme

Quand on aborde l'étude du mystérieux problème de la vie et de la mort; quand, à la lumière de la raison et de la foi, on veut s'essayer à l'analyse des phénomènes qui se produisent au cours de notre existence dans le champ particulier où nous sommes appelés a évoluer et où notre destinée doit s'accomplir, on ne peut se soustraire à un sentiment d'étonnement et de stupéfaction en voyant combien grande est l'erreur de l'homme qui s'attache surtout aux contingences, c'est-à-dire, à la matière, auxquelles on le voit toujours disposé à sacrifier, alors qu'il semble écarter et rejeter presque systématiquement les choses principales, esssentielles, nécessaires et réelles, qui sont celles de l'esprit et de l'âme.

Il y a cependant une raison à cette aberration.

L'âme, en effet, à cause même de sa constitution physiologique, si j'ose risquer cette assimilation, l'âme, dis-je, impressionnée dans son corps matériel, est plus particulièrement sollicitée par ce qui affecte ce corps ; et le plus généralement, elle y sacrifie, négligeant ainsi, souvent même reléguant à l'arrière-plan, les choses qui sont plus particulièrement de son domaine, c'est à-dire les choses de l'intelligence, de la pensée, les choses nobles, les choses de Dieu.

En somme, elle prend l'effet pour la cause, le mirage pour la réalité.

De là cette conception aussi étrange de la vie. De là cette angoisse terrible de l'homme en présence de la mort de ce phénomène pourtant si naturel qui a pour effet de dissocier l'âme d'avec le corps charnel. Au surplus, il faut en passant convenir que les mots qui nous servent à désigner les deux particularités de l'existence de l'homme, la vie et la mort, laissent à notre esprit la sensation de choses et d'états qui sont absolument le contraire de

la réalité. En d'autres termes, ce que nous appelons LA MORT est une renaissance à la vie universelle, à cette vie éternelle qui nous sollicite et à laquelle nous a prédestiné le Créateur ; et ce que nous appelons LA VIE n'est qu'une apparence, une parcelle infinitésimale de notre longue chaine de vie, une forme particulière d'évolution au cours de l'évolution générale nécessaire à l'accomplissement de notre destinée.

Qu'est-ce que la Mort ?

A bien peu d'exceptions près et contrairement à ce que nous pouvons constater chez certains peuples asiatiques et chez certains autres peu frottés de notre civilisation, l'idée de la mort éveille en nous un sentiment de terreur d'effroi, d'épouvante. On redoute la mort. Mais pourquoi la redoute-t-on ?

On la redoute, parceque notre attachement aux biens matériels nous les rend à ce point précieux, que rien ne semble devoir leur être préférable et que l'inconnu de l'Au-delà nous rend égoïstes et jaloux. On la redoute, parce que les jouissances de la vie présente, quelque précaires elles puissent être, nous semblent plus précises, plus certaines que celles qui peuvent nous être réservées dans cet Au-delà qui, pour nous, est l'Inconnu.

On la redoute, parce que la conscience qui est bien le témoin mais aussi l'enregistreur inexorablement fidèle de tous nos actes nous fait entrevoir et appréhender l'effet de cette justice immanente à laquelle nul ne saurait échapper et qu'elle nous fait pressentir l'expiation nécessaire.

On la redoute, parce qu'on éprouve la sensation exacte, certaine, que dans l'Au-delà ces grands principes d'égalité dont on se réclame tant, alors qu'ils ne sont le plus souvent que des prétextes mal déguisés pour servir l'ambition, l'orgueil, l'égoïsme seront désormais rigoureusement appliqués et qu'ils devront enfin provoquer la réaction des actions mauvaises commises.

Nous la redoutons aussi parce que nous comprenons que cet esprit d'orgueil de domination que nous avons exercé sur notre prochain est allé à l'encontre de son libre arbitre qui aurait pourtant dû s'exercer librement et sans contrainte ; que, de ce fait, nous avons entravé d'une manière plus ou moins grave sa liberté et que, lui ayant ainsi causé un dommage, un préjudice, nous lui en devons le paiement, la réparation.

Enfin, on redoute la mort parce que les souvenirs ineffaçables, les empreintes premières que notre imagination a reçues dès l'enfance nous l'ont présentée comme l'exécuteur aveugle et inexorable d'un destin fatal au caprice duquel notre vie est attachée.

Ainsi donc, les sentiments de terreur et d'effroi que la mort inspire ne nous sont pas subjectifs : ils sont exclusivement dus à des influences extérieures qui pèsent d'autant plus sur notre esprit que ceux qui nous les ont imposées avaient sur nous une autorité plus grande.

C'est là une impression que le raisonnement arrive difficilement à vaincre quand l'enfant est devenu homme fait, et qui, presque toujours, influe sur lui de différentes manières suivant le tempérament qui lui est propre et suivant les milieux où il est appelé à vivre.

Or, la crainte de la mort rend faible, pusillanime, lâche. C'est ainsi que nous voyons les peuples auxquels on enseigne le mépris de la mort, tels les Asiatiques, les Hindous, les fanatiques de l'Islam et autres, aller courageusement à la mort sur les champs de bataille et partout où on expose sa vie. Chez tous ces peuples, quel que soit le degré apparent de leur civilisation, les sentiments nobles, élevés, les sentiments du Bien, de la Vérité sont assurément plus développés que chez ceux dont l'unique préoccupation est de jouir de la vie matérielle, charnelle ; d'où l'on peut conclure que la civilisation la meilleure n'est pas celle qui donne à l'homme la plus grande somme de jouissances matérielles mais bien plutôt celle qui anoblit l'âme en lui donnant les éléments de culture les plus en harmonie avec sa destinée.

Cette constation peut sembler rigoureuse, excessive, j'en conviens, mais il faut convenir aussi qu'elle est juste. C'est une vérité dure aux oreilles de beaucoup, mais c'est une vérité qu'il faut dire. L'homme qui a peur de la mort est un lâche.

Dans notre appréhension de la mort, est-ce le mystère de l'Au-delà qui nous effraye ? Mais le lendemain de la mort n'est plus un inconnu pour nous. Le Spiritisme, la révélation, la raison nous disent que l'inconnu de l'Au-delà nous est parfaitement connu. Ils nous apprennent, en effet, que cet au-delà est fait et préparé par ce que nous faisons dans notre existence présente, et que notre vie future sera celle-là même dont nous aurons dressé le programme au cours de notre vie actuelle.

Et en effet, notre conscience, telle une plaque sensible, ayant enregistré toutes nos actions, toutes nos impressions bonnes et mauvaises, constitue à elle seule ce Tribunal suprême qu'on nous a enseigné et devant lequel nous sommes inéluctablement appelés à comparaître. C'est notre conscience qui devra arbitrer mathématiquement, et aussi équitablement, nos actes bons et nos actes mauvais. C'est elle qui fait ressortir en dernière analyse, si nous devons recourir à une nouvelle expiation dans un monde inférieur, ou si, au contraire, nous avons mérité d'être admis dans un monde meilleur. Dans le premier cas, nous devrons recommencer une vie d'épreuves et d'expiation ; dans le second, au contraire, nous devrons par d'autres moyens acquérir une perfection toujours plus grande, toujours nous rapprochant davantage de l'idéal de perfection, Dieu, qui inlassablement nous attire.

C'est donc la sentence de notre conscience qui servira à établir notre destinée future.

Que nous sommes loin de ces enseignements funestes qui nous présentent

la mort comme la fin irrémédiable, comme l'irréparable, comme la Porte fatale s'ouvrant pour l'homme sur une éternité de bonheur ou de malheur! Ecoutons encore le Spiritisme. Loin de terroriser l'homme coupable à son lit de mort, loin de lui faire appréhender cette échéance inéluctable, le Spiritisme lui apporte l'espérance. Il vient à lui, plein d'une douloureuse mais affectueuse pitié : « Courage, frère ! lui dit-il. — Oui, c'est vrai ! Tu as « mésusé de la vie et des grâces que Dieu t'avait données. — Tu n'as pu « vaincre le mal et tu as succombé. — Mais ce Dieu que tu as offensé est « tout prêt à te pardonner, si tu veux revenir à lui. — Il est attristé, ce Père « bien-aimé, du mal que toi, son enfant, tu lui as fait, mais il sera heureux « de l'accorder ton pardon et de te donner, dans une nouvelle incarnation « devenue nécessaire, les moyens salutaires de ta rédemption. Courage donc, « Frère aimé et malheureux, aie confiance en l'amour de notre Père Céleste « et espère en un avenir meilleur.

« D'autres avant toi, hélas ! ont aussi suivi la mauvaise voie, mais à leur « tour, leurs yeux se sont ouverts à la lumière et ils ont vu. Aujourd'hui, ils « accomplissent une nouvelle existence d'expiation, mais ils ont foi en notre « Père Céleste qu'ils aiment après l'avoir méconnu, et désormais leur cœur « s'est ouvert à la Sainte Espérance car ils savent que bientôt sonnera pour « eux l'heure bénie de la rédemption. »

A l'homme juste qui va partir pour l'Au-delà, le Spiritisme fait entrevoir la récompense. Non pas une récompense stérile qui devra à jamais l'immobiliser dans une béatitude égoïste, non ! A lui, le Spiritisme dira : « Cou- « rage, bon serviteur ! Tu as mérité d'entrer dans la joie du Maître et tu « seras désormais affranchi de cette expiation qui doit s'accomplir par la « réincarnation sur une Terre, nouvelle vallée de larmes. A l'avenir tes « moyens de perfectionnement, d'ascension seront de t'associer, guide « fidèle, ange gardien invisible, à l'existence d'un frère arriéré en cours « d'expiation, ainsi tu l'aideras par tes conseils à traverser victorieusement « l'épreuve. Ainsi le bien que tu feras à ton frère malheureux et retardataire « sera doublement profitable à lui et à toi. »

Le sentiment de crainte de la mort est donc une résultante d'impressions objectives qu'il ne tient qu'à nous de modifier, soit que nous nous appliquions à envisager les choses de la vie sous leur véritable aspect et non sous le jour spécial sous lequel certains enseignements nous les présentent, soit que nous débarrassions notre esprit, notre imagination, de fantasmagories dont souvent il y a plu aux éducateurs de notre enfance de la frapper, dans un but de domination qui n'échappe à personne.

La mort est une échéance inéluctable, c'est vrai, mais elle est aussi une échéance ignorée et imprévue, et cette incertitude est précisément un bienfait pour nous. Car il est à remarquer que ce qui, à première vue, semblerait

un bienfait, c'est-à-dire la connaissance du moment précis de notre mort, serait au contraire un don funeste. N'est-ce pas, en effet, cette ignorance de l'heure à venir qui est pour nous, ou du moins qui doit être pour nous cet aiguillon qui, inlassablement nous pousse au bien, dans l'incertitude où nous sommes de pouvoir le faire demain, si le fil bien frêle de notre existence venait à être subitement tranché ?

N'est-il pas vrai aussi que si nous pouvions connaître par avance le moment précis où la mort doit interrompre le cours de notre existence matérielle, nous serions en quelque sorte fondés à nous livrer au découragement, au désespoir, et à apporter ainsi sans doute des perturbations dans le libre accomplissement de notre destinée ?

L'idée de la mort, c'est-à-dire de la fin de notre existence matérielle est donc en même temps un frein pour nous arrêter dans le chemin du mal et un aiguillon pour nous pousser dans la voie du bien. Mais ce sont encore là deux idées abstraites que le spiritisme vient éclairer, vient compléter en quelque sorte en apportant à l'homme la certitude, l'affirmation de la justice divine, de la justice immanente, qui s'exerce sur la destinée de l'homme, en quelque sorte d'une manière automatique. Son action, en effet, semble correspondre à une loi logique et même scientifique, en ce que dans les lois physiques de l'action et de la réaction nous pouvons observer exactement les mêmes phénomènes.

En effet, d'un côté, sur le plan psychique, nous voyons qu'à la somme du mal doit correspondre une somme égale de bien. C'est la justice immanente qui, en l'espèce, établit l'expiation dans une mesure adéquate à celle du mal commis. D'où action mauvaise, réaction par l'expiation. De même sur le plan physique nous voyons la réaction correspondre à l'action qui l'a provoquée ; de sorte qu'on est entièrement fondé à déduire que lois physiques cataloguées par la science officielle ont leur corrélation, leur répercussion et aussi leur application dans le plan psychique.

Il semble même que ce soit en vertu de ce principe que l'on observe qu'à chacune effusion de la vie spirituelle correspond toujours et nécessairement une exaltation des forces du mal. Les eaux vives fécondent également le blé nourricier et l'ivraie maligne.

La comparaison que nous établissons ainsi entre les phénomènes qui se produisent sur le plan physique et sur le plan psychique fait ressortir une ressemblance, une similitude telles entre les espèces de ces différents plans que l'on peut se demander si la justice immanente n'est pas régie par les lois de l'action et de la réaction et si cette loi n'est pas, au fond, un principe d'humanité et de spiritualité applicable, sous des formes spéciales, à toutes les espèces et à toutes les généralités des deux plans où nous sommes appelés à évoluer ? Ne serait-ce pas pour nous la confirmation que le monde visi-

ble et le monde invisible sont régis par des lois communes avec des modalités, des adaptations particulières aux divers états des entités qui les composent? Ne serait-ce pas pour nous l'indication formelle, précise, écrasante que le monde invisible et le monde visible s'interpénètrent, s'entremêlent, évoluent en un mot dans une ambiance commune où chaque entité accomplit sa tâche sans que la liberté de l'une nuise à la liberté de l'autre ?

Et si nous avons pu nous convaincre de cette vérité qui se déduit aussi bien de l'observation que des faits eux-mêmes, n'avons-nous pas le droit de nous étonner de notre préoccupation de ce que nous appelons la mort, puis qu'elle n'est que le phénomène naturel de la dissociation de l'Âme avec le corps, et qu'elle n'est que le point de départ d'une phase nouvelle, d'une épisode non encore vécue de notre vie éternelle ?

La mort n'est plus réellement que l'aube d'une renaissance à une vie nouvelle. Disons mieux, à la vraie vie qui est bien celle où cesse la matérialité et où l'âme peut librement prendre son essor vers l'infini qui l'attire, parce qu'elle est aussi immortelle et infinie.

Tel le papillon prend son vol dans l'éther bleu après avoir dépouillé sa robe grossière de chrysalide qui l'obligeait à ramper péniblement sur la terre. Il revient lui aussi auprès de ceux qu'il a laissés pour les aimer encore et leur faire entrevoir l'heure de la liberté, l'heure où ils pourront d'un coup d'aile échapper à cette terre, à ce sol de misère et de souffrance. Il leur montre le ciel immense qui lui appartient désormais, où il lui est permis d'évoluer et de s'ébattre, et où il lui est donné de trouver ceux qui l'y ont précédé après avoir, eux aussi, accompli leur lente et pénible transformation.

Mais alors, si c'est bien sous cet aspect spécial, sous cet aspect vrai que nous devons envisager la mort, pourquoi tremblons-nous devant elle ? Pourquoi, comme le bûcheron de la fable, l'appelons-nous dans notre détresse pour la repousser ensuite avec effroi ? Pourquoi sommes-nous émus, péniblement impressionnés, accablés même, à la vue d'un cercueil et des restes glacés d'un des nôtres?

Pourquoi cette terreur, cette sensation inexprimable à la vue de ces exhibitions macabres et à l'audition de ces chants solennels et graves qui font péniblement vibrer en nous les sensations profondes de la crainte et de la douleur? Pourquoi ?

Parce que les données de ce problème qu'est la mort nous ont été posées sciemment de manière que la solution à intervenir ne fût point obtenue par le raisonnement, la raison et la foi, mais bien plutôt par le sentiment et l'imagination dont il est si facile de s'emparer.

La raison et le raisonnement nous eussent conduits à la vérité, c'est ce que n'ont point voulu certains éducateurs qui, pour des raisons d'égoïsme

et d'intérêt, ont frappé notre imagination de théories, de fantasmagories effrayantes, afin de mieux conserver leur empire sur elle.

C'est ainsi qu'associant dans un affreux mélange rendu d'autant plus effrayant qu'il était de leur plus grand intérêt de frapper les esprits, ils ont sciemment parodié les manifestations du monde invisible en les abaissant aux plus triviales conceptions du charlatanisme et du batelage. Ils ont ridiculisé, bafoué et, de guerre lasse, anathématisé ces merveilleuses révélations des grands esprits de l'Au-delà, parce qu'elles ne pouvaient cadrer avec leurs enseignements ou mieux encore, parce qu'elles allaient directement à leur encontre.

Les insensés ! Ils n'ont pas vu toute l'inconséquence, tout l'illogisme de leur conduite. Ils voyaient la paille dans l'œil de leur voisin sans remarquer la poutre qu'ils avaient dans le leur. Eh quoi ! Ils raillent ceux qui croient à la révélation, sans prendre garde que tout leur édifice est construit sur la révélation, et que c'est encore d'une façon constante qu'ils s'en réclament. Ne voit-on pas dès lors la puérilité de leur manœuvre et de leur conduite ? Ils revendiquent pour eux le fond, la forme, le procédé de la révélation, déniant à quiconque pareille revendication et s'arrogeant bien gratuitement le monople de la chose et de ses conséquences. C'est là tout au moins de la fatuité pour ne pas dire de la sottise et raisonnablement on ne saurait en vouloir à celui qui cherche à s'affranchir de pareille doctrine.

Ainsi, nous avons vu, nous avons entendu, on voit et on entend entre des soi-disants éducateurs, et dans le monde, des hommes qui traitent de fable les enseignements après la mort qui nous sont apportés par nos chers invisibles. Ils prennent un malin plaisir, car ils ne peuvent s'en faire un devoir comme ils le prétendent quelquefois, à dénaturer les faits en présentant les apparitions fantomatiques comme pleines de dangers, les voix entendues comme des menaces assassines et enfin toute manifestation de l'espèce comme due à une intervention satanique ! Comme si la conception d'un Satan n'était pas la plus puérile, la plus extravagante et la plus perfide !

Ecoutons les enseignements du Spiritisme et voyons combien ils diffèrent de ceux qui sont donnés par les orthodoxies à quelque confession qu'elles puissent appartenir. Autant les uns sont terrifiants et désespérés, autant ceux du spiritisme sont pleins de douceur, de consolation et d'espérance.

Le Spirite considère l'heure suprême de la dissociation de l'âme et du corps avec le calme du sage, avec la foi en Dieu et l'espérance d'une vie meilleure. Tandis que lentement la matière qui le retient encore se dissout, le voile jusqu'ici impénétrable de l'Au-delà devient moins épais et lui fait pressentir ce que va être le moment de la séparation. Sa conscience profonde justement obnubilée par la couche matérielle qui la dissimulait pendant sa vie matérielle, s'affirme et devient une réalité qui s'ajoute à la réalité

des empreintes reçues et retenues par sa conscience superficielle. De sorte qu'au moment précis où l'âme du moribond dépouille son enveloppe matérielle pour rentrer dans cet Au-delà mystérieux qui l'attire, elle voit comme en un panorama inexorablement sincère toutes les empreintes de bien et de mal qu'elle a successivement accumulées au cours de ses nombreuses existences, à commencer par celle la plus rudimentaire de sa néo-humanité jusqu'à celle qu'elle vient de dépouiller.

Le Spirite sent qu'à ce moment suprême où s'achève sa destinée en cette vie, sa conscience, son entité nouvelle, son moi sera son propre juge et que la somme du bien et du mal à son actif sera le seul élément de la sentence qui déterminera la mesure dans laquelle devra lui être appliquée l'expiation. Ce sera aussi la mesure qui le classera parmi les esprits plus parfaits délivrés désormais de l'obligation d'une réincarnation nouvelle et admis dans la sphère supérieure.

Il sait que la réincarnation est son seul moyen de rédemption et il n'aura pas attendu l'heure dernière de son évolution terrestre pour mériter une réincarnation moins dure qui lui permettra d'arriver à la perfection supérieure en évoluant sur une terre moins ingrate et dans une humanité moins assujettie à la matière que celle à laquelle nous appartenons.

Dans une prochaine étude, nous devrons envisager tout particulièrement la théorie de la préexistence, celle de la survie, puis ensuite celle de la réincarnation, je l'indique sommairement ici et je reviens à la mort.

Nous avons vu mourir le Spirite. Cette mort ou mieux cet acte solennel, cette scène suprême de la vie terrestre qui comporte avec elle son dénouement, vient de s'accomplir doucement comme en un sommeil profond. La nature humaine a fait valoir ses droits en défendant la matière dans sa lutte avec le souffle de vie désormais évanoui. Le moribond a donné à ceux qui l'entouraient le spectacle attristant d'une agonie douloureuse faisant croire aux suprêmes souffrances. Mais l'âme à demi désincarnée ne ressentait déjà plus ces souffrances corporelles et ces angoisses. Et quand le calme a pu se faire, tout est revenu à l'état d'harmonie, en attendant que la vie sous une forme nouvelle s'empare de cette dépouille désormais inutile et dangereuse pour la décomposer et la transformer.

Le Spirite qui a vu mourir un des siens, qui a assisté aux péripéties de l'agonie plus ou moins longue, plus ou moins douloureuse d'un être cher, ne peut, non plus que quiconque, échapper aux lois bien naturelles de la sensibilité. A son tour il doit payer son tribut au déchirement et à la douleur ; mais cette impression, au lieu d'être permanente, de s'aggraver et de devenir ainsi égoïste, s'atténue au contraire sous l'influence de la Raison illuminée par le flambeau de la Foi, de l'Espérance et de l'Amour de Dieu.

Le Spirite même pour les siens, pour un être bien-aimé, trouve surtout dans la mort la sublime consolation de l'Espérance.

Il sait que cette âme qui reprend sa liberté, qui renaît, en quelque sorte à la vie réelle, à la vie immatérielle, affranchie désormais de la servitude d'un corps charnel naît au bonheur qu'elle a mérité. Il se sent pris d'un sentiment d'affectueuse solidarité pour elle, et, sans se laisser aller à un amour égoïste, il se sent heureux du bonheur de cette âme bien-aimée, à laquelle, si elle eût vécu, il aurait volontiers sacrifié tout, jusqu'à sa vie. Assurément il ne saurait, je l'ai déjà dit, échapper à la loi commune et ne pas ressentir violemment le moment cruel de la séparation ; mais tout en accordant à la nature humaine le tribut inévitable et fatal, il sait assez aimer cet être, ce cher disparu, pour être heureux du bonheur auquel il vient d'atteindre. Ses larmes ne seront plus amères et brûlantes, elles couleront douces et reposantes, car à son oreille raisonnera cette phrase tendre, affectueuse et consolante, qu'au jour de l'épreuve il m'a été donné d'entendre : « Pourquoi pleures-tu ? Serais-tu affligé de mon bonheur ? »

Le Spirite sait par la révélation que ses amis de l'espace lui ont apportée, que notre douleur afflige les êtres chers que nous pleurons ; qu'ils s'attristent à la vue des regrets trop cuisants que nous manifestons de les avoir perdus. Il sait que la douleur, si elle est une manifestation éclatante de notre attachement, de notre affection, de notre amour envers nos chers disparus, dégénère bientôt en un sentiment égoïste quand nous oublions tout devant cette douleur. Il sait que jusqu'à un certain point, cet entraînement à une douleur trop grande est le prélude dangereux d'un anéantissement, d'une faiblesse qui nous fait sacrifier successivement toutes choses, jusqu'à notre devoir.

La voix des chers aimés se fait entendre grave et pleine de tendresse pour l'encourager à réagir, à lutter et à vaincre ; et leur bonheur se trouve ainsi accru de ce fait que leurs conseils ont été suivis. Dans ce moment même, ils nous associent à leur existence nouvelle en implorant et en obtenant pour nous les consolations et les grâces dont nous pouvons avoir besoin et que notre Père céleste ne saurait nous refuser.

(*A suivre.*) DUBOIS DE MONTREYNAUD.

Extraits de l'Ouvrage inédit :

L'AMOUR ET L'IMMORTALITÉ

Par EDMOND BENOIT

(Suite.)

RÊVES LUCIDES

La théorie des songes est encore à faire. Il en existe des centaines, mais aucune, ne peut en donner une explication satisfaisante ; ce qui prouve que si nous commençons à connaître notre monde matériel et à maîtriser ses éléments, nous sommes encore bien ignorants pour tout ce qui concerne l'âme et le mécanisme de la pensée.

Quelques rêves seulement ont de la signification ; chacun de nous en a eu un certain nombre dans le cours de son existence ; je leur donnerai le nom de Rêves Lucides.

J'en mets sous les yeux de nos lecteurs deux de cette catégorie, qui ne manqueront pas de les intéresser.

Récit du premier Rêve

J'avais un vieil ami qui depuis quinze ans avait quitté la France pour habiter Buenos-Ayres.

Il croyait à l'immortalité de l'âme, mais faisait des réserves pour ce qui est de la croyance à la possibilité des communications avec les êtres d'outre-tombe.

Il m'avait dit plusieurs fois avant de quitter la France, d'un ton moitié plaisant, et où perçait une pointe d'ironie :

Si je meurs avant vous, M. Edmond, je vous promets, si la chose est possible, de venir vous donner une preuve de ma survivance.

Une nuit, pendant mon sommeil, mon ami m'apparut, debout, au pied de mon lit, la figure triste, sérieuse, les yeux grands ouverts, me regardant avec une fixité qui semblait me dire : Regarde-moi bien et souviens-toi.

Ce rêve, d'une nature spéciale, m'impressionna très fortement, et à mon réveil, je le racontai à ma femme, en lui disant :

— Je crois bien que le père Gentil est mort ; car il vient de m'apparaître en songe avec des détails de perception que je n'ai pas dans les rêves ordinaires.

Huit ou dix jours après, je reçus la visite d'un de ses neveux.

— Monsieur B..., me dit-il, j'ai une triste nouvelle à vous apprendre.

Je viens de recevoir une lettre de Buenos-Ayres, m'informant de la mort de mon oncle Gentil.

— Vous ne m'apprenez rien, mon bon ami, lui dis-je en souriant, le père Gentil est venu lui-même, il y a une huitaine, m'apporter la nouvelle.

Je n'ai pas besoin de vous dépeindre l'étonnement du neveu en entendant cette déclaration.

Pour rendre plus convaincante cette preuve qui m'avait été donnée dans un rêve, je fis descendre ma femme.

— Pourrais-tu me répéter, lui dis-je, quelle personne je t'ai dit avoir vue en rêve il y a huit jours, et dans quels termes je t'en ai fait le récit.

Ma femme se souvint parfaitement.

— Tu m'as dit avoir vu le père Gentil très distinctement, l'air triste, malheureux, et tu as ajouté : ça pourrait bien être l'annonce de sa mort.

Aucun doute ne pouvait plus subsister sur la valeur de ce fait. On se trouvait bien en présence d'un rêve d'une nature spéciale.

Les deux témoins de ce fait remarquable existent toujours.

Récit du second rêve

Mon père avait l'habitude, bien commune dans les campagnes, de faire sa sieste après midi, surtout pendant les grandes chaleurs.

Un jour, pendant qu'il dormait son midi, trois personnages, deux hommes et une femme, apparurent à ses yeux étonnés et se mirent à lui parler.

Il garda de cette conversation un souvenir confus ; mais ce dont il se souvint d'une façon nette et précise, c'est qu'en le quittant, ces étranges visiteurs lui serrèrent la main, comme à quelqu'un que l'on connaît très intimement, et lui dirent : Au revoir B... nous allons de ce pas chez Chidaine Martin ; puis, la vision disparut.

A son réveil, mon père, que ce rêve avait vivement impressionné, en fit une description très détaillée sur son livre de comptabilité.

Chidaine Martin était le régisseur d'un château du pays, homme intelligent, lettré et bien considéré.

Mon père ne pensait déjà plus à ce rêve, lorsque quinze jours plus tard, Chidaine vint à la forge.

On causa politique, on déblatéra contre l'empire, puis la conversation dévia et tomba sur les rêves.

Mon père se souvint.

— A propos de rêves, mon vieux, lui dit-il, j'en ai un surprenant à te raconter ; il te concerne, je suis sûr qu'il va t'étonner.

Et il lui lut le récit de son fameux rêve.

— Qu'est-ce qui te prend, lui dit mon père, quand il eut terminé sa lecture.

Chidaine, blême de surprise et d'effroi, venait de s'affaisser sur une chaise, et s'épongeait le front.

— Ce qui me prend, répondit-il, c'est que le même jour et à la même heure, pendant que je dormais également mon midi, les trois mêmes personnages que tu viens de me décrire, me sont également apparus.

Ils m'ont dit : Nous venons de voir B...et nous nous rendons de ce pas à la foire de Montrichard, où nous avons rendez-vous avec de nombreux amis.

Juge si je suis bouleversé par le récit que tu viens de me faire.

Encore un matérialiste de fortement ébranlé par un simple rêve, et auquel il a fallu que mon père répète la leçon de spiritisme qui lui avait été donnée par M.Cuvier, lors des bruits étranges qui s'étaient produits dans sa maison,

Encore un, qui ne riait plus quand on parlait des choses qui ont trait à l'autre monde, à l'âme et à son immortalité.

SOMNAMBULISME

PHÉNOMÈNES D'INCARNATION

La chanson des Peupliers

Je ne puis résister au plaisir de citer un des plus beaux faits d'Incarnation dont j'ai été témoin, et qui causa à toutes les personnes présentes une poignante émotion.

Notre sujet était un jeune instituteur. Il n'avait jamais vu la personne qui allait se manifester.

Mme Maria G..., avait perdu son frère depuis deux ans.

Le médium étant endormi, l'esprit de ce frère se présenta à lui, et lui demanda la permission de s'incarner dans son corps, ce qu'il accorda avec empressement.

Lorsque l'incarnation fut effectuée, l'esprit manifesta une émotion profonde, causée probablement par la présence des siens autour de lui, et aussi, peut-être, par la surprise qu'il éprouvait de se voir en possession d'un corps matériel, qui lui rappelait la vie terrestre, avec ses angoisses, ses souffrances, et aussi, ses affections et ses plaisirs.

Une tristesse extrême se peignait sur ses traits. Etait-ce un regret de la terre?

Un profond silence régnait parmi l'assistance.

Maria, peinée de la tristesse répandue sur la figure de son frère, malgré l'émotion qui l'étreignait, fit un effort pour paraître gaie, et tenta de faire

apparaître un éclair de joie, un sourire, sur cette chère figure, envahie par une indicible mélancolie.

La prise de possession était si complète, qu'on ne reconnaissait plus la physionomie du sujet.

C'était le défunt, tel que nous l'avions connu, que nous avions devant nous ; avec sa voix, son geste et son port de tête.

Voyons, Euphême, mon cher frère, lui dit-elle, de son ton le plus doux et le plus caressant, toi, si gai d'habitude, pourquoi te laisser envahir par cette tristesse qui nous afflige tous; tu n'es donc pas heureux d'être au milieu de nous tous, tes parents et tes amis ?

Retrouve donc ta gaieté d'autrefois, et chante nous une de ces chansons que tu chantais si bien de ton vivant. Allons, du courage, mon cher Euphême, égaie-toi, chasse tes idées noires, et chante la Chanson des Peupliers, veux-tu?

Tu nous l'as chantée, il y trois ans, en présence de M. et de Mme B..., qui sont là, t'en souviens-tu ?

Comme je l'aimais, cette chanson, comme elle m'allait au cœur, et comme tu la chantais bien.

Cette Maria, pensions-nous tous, quelle idée saugrenue de vouloir faire chanter un mort.

Cette invitation ne fut pas plus tôt formulée, que le corps qui servait à l'incarné se détendit, son visage se transfigura, et une vie intense sembla pénétrer tout son être.

La tristesse répandue sur ses traits s'évanouit, et il entonna, d'une voix claire et puissante, quoique mélancolique, la magnifique Chanson des Peupliers.

Il la chanta toute entière, d'une voix émue, juste et pénétrante.

Quand il eut terminé, il embrassa sa sœur, sourit à chacun, puis disparut.

. . . . . .

La Chanson des Peupliers.

Le soir descend sur la colline,
La lune monte dans les cieux,
Et les bois fleuris d'aubépine
Sont pleins de bruits harmonieux :
Quelle est cette voix qui soupire,
Dans la brume au déclin du jour ?
On dirait une immense lyre,
Préludant à des chants d'amour !

Refrain

Le vent souffle dans les ramures,
Dans les genêts, dans les sentiers,
Entendez-vous ces doux murmures?
C'est la Chanson des peupliers.

Voici le chœur errant des brises,
A leurs accords il vient s'unir
Se mêlant aux voix indécises
Des soirs d'été près de finir !
La nuit a déployé ses voiles ;
Les peupliers, pleins de frissons,
Vont à la lueur des étoiles
Moduler leurs frêles chansons !

Refrain

J'entends au fond de la vallée,
Les peupliers causer entre eux
La lune un instant s'est voilée,
Tout redevient silencieux !
Mais un murmure au loin s'élève,
Plus doux que le son du hautbois
C'est peut-être un oiseau qui rêve,
Qui rêve à la fraise des bois !

Refrain

J'ai pour amante la nature,
Qui fait parmi les verts roseaux,
Couler la source fraîche et pure,
Où boivent les petits oiseaux.
C'est elle qui sur les bruyères,
Egrène les papillons fleuris,
Et fait chanter, dans les clairières,
Les peupliers mélodieux !

Refrain

Le vent souffle...

L'émotion était à son comble, les pleurs mouillaient tous les yeux, les sanglots étreignaient les poitrines ; larmes de joie et de bonheur, car chacun avait l'impression d'avoir revu bien vivant ce frère, cet ami disparu.

Un coin du voile de l'autre monde venait d'être soulevé pour nous.

On éveilla le sujet.

Vous souvenez-vous de quelque chose, lui demanda-t-on à son réveil.

— Absolument de rien.

— Connaissez-vous la chanson des Peupliers?

— Je n'en ai jamais entendu parler.

Devant cette déclaration catégorique, nous n'avions qu'à nous incliner, et à nous féliciter d'avoir eu l'heureuse chance d'être témoin d'un fait des plus probants, qui avait causé à tous une douce émotion.

(*A suivre.*) EDMOND BENOIT.

La Magie et la Sorcellerie

DEVANT L'HISTOIRE ET LA LÉGENDE

Conférence faite le 10 décembre 1911

(*Suite.*)

Par M. DUBUISSON

A la Société d'Études psychiques de Nancy

LES AMULETTES

C'est peut-être de l'Inde antique que vient l'usage des amulettes qui se répandit d'abord en Grèce et se généralisa jusqu'aux nations occidentales. Il n'est pas de superstition qui se soit mieux conservée. De nos jours encore qui de nous ne connaît, dans son entourage, des gens qui croient à l'efficacité de la corde de pendu, du sou percé, du fer à cheval... Beaucoup de dames élégantes hésiteraient à se parer de leurs bijoux, si elles ne portaient en pendeloques, qui, un trèfle à quatre feuilles, qui, une main de Fathma. Que savons-nous d'ailleurs de l'action des objets sur notre être, surtout quand ces objets ont déjà été portés par d'autres personnes. J'ai vu au casino de Biskra les danseuses des Ouled-Naïls, vendre à prix d'or, aux dames des touristes, leurs bracelets d'argent grossièrement ciselés par des ouvriers kabyles. Les riches mondaines attachaient à ces bijoux non point un intérêt d'artiste ou d'archéologue ; elles en appréciaient d'autant plus la valeur qu'ils avaient été plus longtemps portés par ces danseuses ultra légères.

Il faut distinguer l'amulette du talisman qui exerce une action positive et, restreinte aux objets auxquels on l'applique. Si une musulmane, une jeune arabe souffre dans quelque partie de son corps elle s'en va trouver le marabout ou le taleb, qui écrivent quelques lettres entrelacées ou une sourate du Coran, avec de l'encre spéciale et un porte-plume fait d'un brin de roseau. Ce talisman plié en quatre, tantôt est appliqué sur la partie malade, tantôt porté dans une espèce de scapulaire suspendu au cou.

Dans l'Inde antique, les amulettes sont faites de perles d'éléphant agglutinées avec de la gomme et liées d'un fil d'or. Les dix bois dits de bon augure sont également employés en brindilles, comme amulettes.

Mais, ainsi qu'à l'origine de toutes les religions et aussi de toutes les magies, nous trouvons les deux plus précieux auxiliaires de l'humanité, considérés comme les facteurs magiques de la vie et du bonheur domestiques. Ce sont le feu et l'eau. L'art du magicien consiste donc à se les rendre favorables, à leur commander à l'aide des paroles qui les contiennent ou les dirigent. Le feu n'est-il pas une étincelle restée sur la terre du feu céleste ? D'après le principe de sympathie universelle et les connaissances physiques d'alors, on pensait même que, dans l'eau couvait un feu latent.

Où serait donc passé, disaient les brahmanes, la flamme du tison qui, plongé dedans, fuse et s'éteint ? Cette origine du feu contenu dans toute matière est assez curieuse à constater, quatre mille années avant que les chimistes, ayant décomposé l'eau, n'eussent trouvé l'hydrogène gaz éminemment inflammable ! D'où serait venu le feu, (disaient les brahmanes), qui jaillit du tourniquet de bois ? Et c'est ainsi que la zwastika est devenue un signe sacré, gravé partout, porté sur les amulettes : c'était le symbole magique de la production du feu.

Quand les premiers hommes réusssissaient à allumer le feu sur la terre ; sa flamme remontait droit au ciel, dans l'air limpide, puis sa fumée allait contribuer à former ces gros flocons nuageux que bientôt l'on voyait se résoudre en pluies bienfaisantes qui rendaient l'eau à la terre desséchée. Ainsi ce cycle grandiose, que la science moderne reconnaît et explique, était alors considéré comme un échange perpétuel entre les dieux et les hommes. Selon Victor Henry, c'était la raison d'être de l'opération quasi-magique du cycle védique.

Enfin le feu rendait aux premiers hommes d'inappréciables services. C'était lui selon les croyances qui, en même temps qu'il chassait les bêtes féroces, dissipait les ténèbres de la nuit, les démons, les revenants.

La source du feu et de la lumière c'est le soleil. Aussi dans l'Inde, certains rites ne pouvaient être célébrés qu'au lever du soleil. On sait que la plu-

(1) V. Henry. *La magie dans l'Inde antique*.

part des herbes, dites de la Saint-Jean doivent être cueillies avant l'aurore. Pourquoi ce sentiment unanime des magiciens de tous pays ?

« Le soleil tue les invisibles » dit un dicton magique de l'Inde ; mais ne croirait-on pas entendre la prescription d'un savant moderne ?

Les Invisibles, ce sont pour nous les vermines, les microbes. Et l'on sait que les médecins recommandent aujourd'hui les cures d'air et de soleil, qu'en Suède comme en France, on guérit certains lupus du visage, en concentrant sur le mal, à l'aide d'une lentille, les rayons du soleil !

Pour beaucoup de gens encore, le soleil, en dissipant les ténèbres de la nuit chasse les démons, les revenants, les incubes, succubes.

Dans la langue même des Védus, les invisibles, ce sont ces ténèbres même, puis, ce sont les agents inconnus qui les causent, les hommes aveugles, dit Henry, qui les paralysent ou les contraignent à se confiner dans leur abri.

Les amulettes, peut être inventées par l'Indien primitif, se répandirent en Grèce, puis à Rome. Mais dans les peuplades primitives de l'Océanie, les tribus nègres de l'Afrique, les Peaux-Rouges, on retrouverait des pratiques semblables.

Partout en effet le trafic et la confection des amulettes est une occupation importante des sorciers.

D'après la grande Encyclopédie, l'usage des amulettes existant à la fois chez les païens et chez les Juifs, fut adopté également par les premiers chrétiens.

Tels étaient ces petits poissons d'ivoire ou de bronze qui, percés d'un trou se portaient au cou, et en vertu d'un symbolisme bien connu, rappelaient le Christ. Ainsi se propagea l'usage des médailles, tout d'abord de bronze qui s'est transmis jusqu'à nos jours. Lorsque l'amulette était destinée à être portée on gravait sur le revers des formules auxquelles on attribuait une salutaire influence, des exorcismes contre Satan. Les vibrations de l'air passaient aussi pour chasser les mauvais esprits. De là l'invention des cloches, employées tout d'abord pour calmer les tempêtes, pour chasser les démons, puis, on s'en servit pour le culte. Mais comme on les avait d'abord transformées peu à peu en pendants d'oreilles. Un père de l'Eglise dut s'élever contre l'abus qu'on faisait des cloches amulettes une grande partie des bijoux furent ainsi dans l'antiquité, portés en collier, parce qu'on y attachait une idée superstitieuse.

(*A suivre.*) EM. DUBUISSON.

Le Drame de la Vie

(Suite).

CHAPITRE IV

Destruction des animaux nuisibles

A côté des animaux utiles qu'il faudrait conserver, il y a les animaux nuisibles qu'il faudrait détruire. Toutefois, comme il serait illégal de les condamner sans jugement, nous allons instruire leur procès, où seront observées toutes les formalités de la loi, après quoi nous pourrons les juger par contumace, en nous appuyant sur les documents que nous fournissent en nombre considérable les écrits des plus célèbres naturalistes ayant noms Buffon, Cuvier, Daubenton, Lacépède, Étienne et Isidore Geoffroy Saint-Hilaire et autres savants plus modernes, continuateurs de leur œuvre.

Chose entendue ; qu'il soit ainsi fait... et ce sera justice, comme on dit au Palais. Nous allons donc, avec un tout petit effort d'imagination, nous figurer que nous sommes en session de Cour d'assises. Les auteurs que nous venons de citer seront considérés comme des procureurs généraux dont nous résumerons et classerons par ordre les déclarations diverses et c'est à ce résumé-là, que pourra être donné le nom consacré en pareille occurrence : le nom de *réquisitoire* général et définitif.

Nous savons quelle innombrable armée d'ennemis de catégories très diverses, l'homme primitif a trouvé devant lui, rangée en ordre de bataille. Dès le premier jour et sans nulle sommation prémonitoire ont commencé les hostilités. Ce ne furent pas seulement les grands carnassiers de la faune sauvage qui menaçaient incessamment son repos et son existence elle-même, mais encore et en quel nombre prodigieux, toutes sortes d'espèces hostiles, de petites bêtes moins dangereuses, à coup sûr, mais non moins exaspérantes qui le harcelaient, compromettant sa santé et lui disputant les éléments mêmes de sa vie... nous pourrions dire de notre vie, car ces ennemis, encore aujourd'hui les nôtres, n'ont certes pas désarmé.

Nous n'avons plus à combattre ni les sauriens, ni les grands chats, ni le terrible ours des cavernes, mais hélas ! combien d'autres adversaires infiniment plus petits, mais non moins redoutables, en réalité. Plût au ciel que nous puissions métamorphoser en quelques troupeaux de mégalosaures, de mammouths, voire même de mégathériums, les incalculables myriades de bacilles invisibles qui désorganisent nos tissus organiques, d'insectes qui nous affament, de rats qui nous infestent... combien seraient plus efficaces nos moyens de défense et plus assurée notre sécurité !

Entre l'homme et de tels antagonistes, la guerre devait éclater dès l'origine et se poursuivre acharnée, implacable, jusqu'à la victoire définitive... mais le sera-t-elle jamais ?

« Certes, dit Toussenel, c'est toujours une chose fort grave que la promulgation d'un décret d'extermination contre des milliers d'espèces, des millions d'individus créés et mis au monde, pour y vivre et y remplir, à n'en pas douter, un rôle de nature déterminée ; aussi a-t-il fallu y regarder à deux fois, avant de formuler la sentence terrible et ne s'est-on décidé à cette mesure extrême que sous la pression impérieuse de la nécessité, d'une inéluctable nécessité, car la question qui se posait, ici, pour l'homme était *d'être* ou de *n'être pas.* » Or, une question formulée de la sorte laisse peu de latitude à l'option, option d'autant plus indiquée, justifiée, semble-t-il, que la tuerie universelle paraît être une loi de nature, étant donné que la plupart des espèces ne peuvent vivre qu'en tuant.

Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que l'homme est en état de légitime défense contre l'armée des ennemis quels qu'ils soient, qu'ils s'appellent tigre ou serpent, moustique ou microbe. L'extermination des espèces rebelles tire sa légitimité du fait qu'elle constitue une des principales conditions du progrès général de la race humaine. La propreté n'est-elle pas l'arrêt de mort de la vermine dont souffrent l'Espagnol, le Russe, le nègre et le sauvage ? L'hygiène préventive n'a-t-elle pas pour but de diminuer le nombre des myriades d'animalcules parasites qui occasionnent nos maladies et qui en vivent ? Le mal a été créé pour obliger les créatures intelligentes à réagir contre lui, en réduisant sa sphère d'action néfaste.

Et quelle sphère immense remplit l'action incessante, immanente, de l'animalité nuisible. Quelle effroyable série des méfaits dont elle fut coupable dans les anciens âges aurait pu nous être fournie, si nos malheureux ancêtres avaient été en mesure de nous en transmettre le lamentable compte rendu. Nous n'avons à notre disposition que des documents récents, forcément incomplets du reste et cependant combien sont-ils suggestifs et nous permettent-ils de dresser, en imagination, le martyrologe de tant de victimes anciennes ou modernes dont nulle statistique n'a pu révéler les chiffres.

Il résulte d'un rapport spécial communiqué, en 1873, à la Chambre des Lords, sur le *mangeur d'hommes* (nom que des Indous donnent au tigre) que, dans la seule province du Bengale inférieur, quinze mille personnes ont été tuées par les tigres, en moins de six ans et lord Napier évalue à dix mille le nombre des cultivateurs annuellement dévorés dans l'Inde centrale. La terreur qu'inspire aux populations cet insatiable destructeur s'est élevée à un tel degré d'intensité, que les indigènes ont peu à peu déserté toute la partie basse du delta du Gange. Et nous pouvons ajouter que dans ce même pays indou, les serpents venimeux ne sont pas moins redoutables que le

féroce *mangeur d'hommes*, lui-même, puisque les statistiques portent à vingt mille, par an, le nombre moyen des morts occasionnées par la morsure des reptiles.

Cette faune agressive qui dévaste encore certaines régions plus ou moins inexplorées de notre terre, telles que l'Afrique centrale et les déserts polaires, étendait autrefois sa sinistre royauté sur tous les continents, sauf l'Australie qui bénéficie de son isolement dans l'immensité des mers australes. Pendant l'époque quaternaire, au début même de la phase dite historique, l'Europe fut peuplée d'espèces redoutables dont les unes ont été anéanties, les autres refoulées ou relativement décimées. Parmi les premières, on peut citer certaines variétés d'éléphants, de rhinocéros et d'hippopotames, l'ours des cavernes, un énorme tigre qui mesurait quatre mètres de longueur, des lions, plus enfin quelques hyènes de taille exceptionnelle.

L'on s'effraie, en songeant quels terribles combats durent livrer nos malheureux ancêtres, pour s'établir dans le voisinage de pareils préoccupants, les repousser ou les effrayer et finalement s'en défendre et les vaincre. Mais ce ne fut que bien plus tard, nous l'avons dit, que cette victoire put être remportée, alors qu'ils eurent à leur disposition des armes diverses, qu'ils imaginèrent d'employer le fer, la flamme, le poison, des pièges de toutes sortes et, surtout qu'ils surent s'adjoindre, comme auxiliaires, le chien pour découvrir et assaillir l'ennemi, le cheval pour l'atteindre ou échapper à sa poursuite.

Ce qui leur fournit un autre élément de succès fut l'extension progressive des terres mises en culture. Envahissant, peu à peu, le domaine que possédaient en toute propriété les espèces sauvages, l'homme les refoula, les priva de leurs retraites, en abattant les forêts qui leur servaient de refuges, puis parqua ses troupeaux autour desquels furent mis en sentinelles d'énormes chiens de garde... plus tard, enfin, remplit du bruit de ses fabriques et de ses machines les solitudes autrefois silencieuses.

C'est jusqu'à nos jours que s'est continuée, de part et d'autre, cette guerre impitoyable, avec des alternatives de succès et de revers... de revers surtout dont le souvenir n'a pu s'effacer entièrement de la mémoire des hommes, en dépit du sentiment de sécurité que leur inspire leur victoire définitive.

Il est facile de juger de l'importance de cette lutte, par les traces qu'elle a laissées dans l'histoire des peuples. N'abondent-elles pas, en tous pays, ces légendes mythologiques qui, en termes où surabonde l'hyperbole, célèbrent les héros dont la vie s'est passée à combattre les monstres, c'est-à-dire l'ennemi permanent, séculaire, toujours et partout menaçant. Aussi ne faut-il pas s'étonner de ce que cette œuvre libératrice ait valu à ces bienfaiteurs la reconnaissance des hommes, plus encore, les honneurs d'une demi-divinité.

Tels furent Bes en Égypte, Izdubar en Chaldée, Melkart en Phénicie,

Samson en Judée, Hercule en Grèce et combien d'autres encore moins connus mais non moins appréciés par leurs contemporains — autant de personnifications mythiques d'un même type rappelant les efforts désespérés que tentèrent les jeunes humanités, pour se défendre contre les bêtes dont leur berceau fut entouré.

Parmi tous ces grands noms, brille au premier rang celui de l'Hercule légendaire dont la mythologie grecque nous énumère les multiples exploits. Le lion de Némée, l'hydre de Lerne, le sanglier d'Érymanthe, le taureau de l'île de Crète, les oiseaux du lac Stymphale, bêtes plus ou moins fabuleuses, auxquelles il faudrait joindre tant d'autres monstres que combattirent les Castor, les Pollux, les Persée, les Thésée, les Pirithoüs, tous victorieux, ceux-là, et que célèbre l'histoire, sans parler de ceux qui succombèrent, héros inconnus, parmi les noms desquels un seul nous a été conservé, celui du bel Adonis tué par un sanglier furieux.

Les traditions bibliques nous parlent de Nemrod, l'infatigable chasseur, de David, alors que tout jeune encore et indépendamment de son combat singulier avec le géant Goliath, il luttait contre les bêtes féroces qui venaient rôder autour de ses troupeaux et de Samson, enfin, le prodigieux athlète qui déchirait la gueule d'un lion à la force du poignet, assommait mille Philistins avec une mâchoire d'âne, emportait les portes de Gaza et renversait les colonnes du temple de Dagon, sans compter les trois cents renards qu'il prit vivants dans des pièges de son invention et qu'il lâcha malicieusement sur les terres des Philistins.

Constatons, toutefois, avec satisfaction, que les rangs de l'armée des bêtes redoutables se sont considérablement éclaircis depuis ces époques lointaines. Des documents nombreux qu'ont fournis les historiens et les ouvrages d'écrivains spéciaux, il résulte que certaines contrées, aujourd'hui totalement purgées de fauves plus ou moins redoutables, en furent autrefois terriblement infestées. Lions, tigres, panthères et léopards ravagèrent l'Europe méridionale d'un bout à l'autre de l'époque quaternaire et les premiers immigrants eurent encore à se défendre souvent de leurs attaques réitérées.

(*A suivre.*) ED. GRIMARD.

CUEILLETTE DE PENSÉES

Chacun porte en soi une étincelle divine ; par ses actes, il peut la faire sortir de sa gangue ou épaissir son enveloppe.

J. ERIAM.

***

Au sentier de l'honneur, lorsqu'on fait un faux pas,
On veut se relever, mais on ne le peut pas.

HIPPOLYTE LUCAS.

***

Aimer ceux à qui l'on commande,
C'est une grande force pour être obéi.

VOLTAIRE.

***

Sans rosée et sans lumière, les fleurs s'étiolent.
La charité et l'amour, sont la rosée et la lumière du cœur humain.

Mme de GENLIS.

***

Le malheur des pauvres, c'est de voir le bonheur dans les richesses ; le malheur des riches, c'est de ne pas l'y trouver.

J. SANIAL DUBAY.

***

La mort d'une mère est le premier chagrin que l'on pleure sans elle.

***

L'homme de bien ne permet pas la calomnie en sa présence ; s'il ne peut l'empêcher, il se retire.

J. ERIAM.

***

Les gens médiocres sont tranchants, parce qu'ils ne savent rien faire de mieux.

J. SANDEAU.

***

Il est une petite bonté si légère qu'elle flotte à la surface de toute chose : on la nomme politesse.

JOUBERT.

***

Rien ne nous procure plus d'estime de nous-même que la certitude d'avoir fait une action désintéressée.

ADOLPHE THIERS.

***

La volonté est un coursier que n'arrêtent pas les obstacles.

ANGÈLE MASSINA.

***

Le vrai prix du don procède de la main d'où il tombe.

MARQUISE DE BLOCQUEVILLE.

***

La femme est une fleur qui ne donne son parfum qu'à l'ombre.

LAMENNAIS.

***

C'est une bien belle passion que celle des bons livres, lorsqu'on les fait passer dans sa mémoire et dans son cœur.

***

Qui apprend avec méthode retient avec certitude.

HIPPOLYTE TAINE.

***

On ne devient pas très instruit quand on ne lit que ce qui plaît.

JOUBERT.

***

Montrer du cœur est encore une des meilleures façons d'avoir de l'esprit.

OCTAVE FEUILLET.

***

L'esprit sans la bonté, c'est l'abeille sans le miel.

JULES CLARETIE.

***

Le doute est un brouillard qui cache souvent de bien beaux horizons.

ANGÈLE MASSINA.

***

Haïssons le mal, car il est le lien qui nous enchaîne à la souffrance.

SOPHOPHILE.

HYACINTHE LOYSON

Le « père Hyacinthe » qui vient de mourir fut un prêtre libéral, digne disciple de Lacordaire, qui ne se lassa jamais de défendre les idées et les causes généreuses. Nous saluons son départ dans l'Au-delà comme celui d'un dévoué pionnier du progrès spiritualiste.

Voici en quels termes le Matin *du 10 février annonçait sa mort :*

Hyacinthe Loyson, « le père Hyacinthe » est mort hier à Paris chez son fils, après une courte maladie. Il était âgé de quatre-vingt cinq ans. Ordonné prêtre en 1851, il professa successivement dans les séminaires d'Avignon, de Nantes et de Sorèze, puis s'affilia à l'ordre des carmes où il reçut le nom de père Hyacinthe, que son éloquence devait rendre populaire. Dès lors, il se voua à la prédication. Il y déploya de si éminentes qualités de verbe et d'émotion qu'il arrachait cet aveu à Lacordaire vieillissant : « C'est Loyson qui me remplacera. » A la suite de ses retentissantes conférences à Notre-Dame, les journaux ultramontains attaquèrent son orthodoxie. Le père Hyacinthe fut mandé à Rome pour se justifier : il y réussit. Mais ses ennemis ne désarmèrent pas. L'excommunication majeure fut prononcée contre lui. Hyacinthe Loyson créa alors à Paris « l'Eglise catholique gallicane ».

A son lit de mort, fidèle aux généreuses idées de sa jeunesse, le vieillard fut assisté par plusieurs ministres de différents cultes. Selon son désir, ses funérailles, qui auront lieu lundi, seront célébrées dans le même esprit de tolérance mutuelle.

« J'ai confié à ma femme et à mon fils, dit-il dans le *post-scriptum* de son testament, le soin de mes funérailles. Je veux cependant exprimer ici un désir : c'est qu'elles soient célébrées dans la cathédrale de Saint-Pierre, si je meurs à Genève. J'ose espérer cette faveur des autorités de l'Eglise protestante, pour laquelle l'expérience d'une longue vie n'a fait qu'accroître mon respect et mes sympathies.

« Je désire que les représentants des divers cultes existant dans cette ville, à commencer par mes anciens et chers collègues de l'Eglise catholique nationale, prennent part, en costume ecclésiastique, à la cérémonie funèbre. Je demande tout particulièrement la même faveur à M. le grand-rabbin.

« Je veux vivre et mourir, autant qu'il dépend de moi, dans la communion de toutes les Eglises chrétiennes, je dirai plus : dans la communion profonde avec l'Eglise universelle des hommes et des mondes. »

NÉCROLOGIE

On nous fait part du décès :

A Magalas, près Béziers, 4 février, de M. Justin Debrus, excellent spirite et ami intime de M. Léon Denis ;

A Paris, 11 mars, de Mme Vve Segouffin, une de nos sœurs en croyance très dévouée à notre cause et qui avait formé chez elle un groupe spirite important.

A ces deux bons esprits qui viennent d'entrer dans la grande et lumineuse vie de l'au-delà, que leurs études et leurs aspirations leur ont fait entrevoir et désirer, nous adressons, avec M. Léon Denis et au nom de tous nos frères, un flot de pensées et de vœux fraternels, et pour leurs familles nos plus vives et plus fortifiantes sympathies.

Causeries sur le Spiritisme [1]

Nous avons trop tardé à parler de l'excellente œuvre que M. Dubois de Montreynaud vient de publier sous le titre de : *Causeries sur le Spiritisme.*

On pourrait souhaiter que tous les spirites vinssent se retremper à la lecture d'un livre comme celui-ci, qui est d'une si haute portée morale et religieuse.

Pour ceux qui n'en font point un sujet d'étude, la médiumnité n'est souvent qu'un objet de curiosité qui n'apporte que des satisfactions médiocres. Les causeries sur le Spiritisme de M. Dubois de Montreynaud sont bien autrement réconfortantes, et je suis vraiment fier d'une doctrine qui inspire à ses adeptes une philosophie si haute, qui donne aux problèmes de l'heure présente une solution à la fois si noble et si rationnelle.

Parfaitement écrit, d'une lecture facile, ce livre nous fait un exposé limpide de cette belle synthèse morale et scientifique que le spiritisme a su édifier sur la double base des faits établis et des enseignements de l'Au-delà.

Combien peu de spirites seraient capables de soutenir éloquemment cette belle doctrine, ou même de l'exposer simplement à l'attention de ceux qu'ils seraient en mesure de catéchiser. Le livre de M. de Montreynaud nous offre une bonne occasion de nous remémorer cet enseignement classique, dont il nous offre un résumé complet.

(1) Un vol. in-18, prix 3 fr.

Ses conceptions sur le principe et l'essence de l'âme, sur les parcelles fluidiques, s'accordent on ne peut mieux avec les données de la science. Cet enseignement simple satisfait si bien la raison que la lecture s'en achève sans qu'aucune objection soit venue distraire l'attention.

Sans doute, ce livre n'est pas de ceux qui convaincront les mécréants qui veulent épuiser l'inépuisable océan des contestations possibles, mais il satisfait l'idéal et la raison ; c'est par ce côté-là que, ce que l'on pourrait appeler la mystique du spiritisme, est supérieure à la mystique de toutes les autres religions.

Je ne veux pas résumer ici les belles pages sur l'Au-delà, la médiumnité et la survie, ces sages notions ont besoin de repasser de temps à autre devant notre esprit dans le silence d'une lecture recueillie ; le livre de M. Dubois de Montreynaud viendra en aide à quiconque désire méditer sur la destinée consolante que le spiritisme nous révèle.

La dernière partie du livre est consacrée à la philosophie morale. Dieu est amour, l'amour universel embrasse tout, l'ascension des âmes se fait par l'amour. Il faut lire ces pages douces et consolantes qui font reculer l'enfer et qui, empreintes des plus sublimes inspirations, exposent dans la perfection cette religion naturelle qui découle de l'enseignement des Esprits et qui pourrait être appelée la religion du bon sens.

L. C.

Schopenhauer et le Magnétisme

Les œuvres de Schopenhauer ont été étudiées, commentées, louées ou critiquées par tous les philosophes et les savants contemporains.

Elles ont été traduites en français (comme en beaucoup d'autres langues), sauf ses MÉMOIRES SUR LES SCIENCES OCCULTES, qui traitent de : *magnétisme animal et Magie ; le Destin de l'Individu ; Essai sur l'apparition des Esprits et ce qui s'y rattache.*

Pourquoi ces Mémoires sur les sciences occultes n'ont-ils pas obtenu les honneurs de la traduction ? Pourquoi n'ont-ils pas été discutés ni même mentionnés pas la majorité des philosophes officiels? C'est évidemment parce que l'ECOLE n'est pas moins sectaire et obscurantiste que l'EGLISE, Pour la Philosophie et la Science officielles, comme pour la Religion, les Sciences Occultes sentent toujours le fagot.

Cette opinion est aussi celle de M. G. Platon, traducteur et préfacier de ces trois Mémoires. A la question : pourquoi ces ouvrages n'ont-ils pas été traduits, il répond : « C'est qu'ils s'occupent de questions qui sont le point

brûlant de la philosophie, les vérités qui gênent. Nous sommes à une époque qui n'aime pas qu'on la dérange. »

Nous, Indépendants *pirates*, — comme disent les officiels — de la science et de la philosophie, nous devons donc de sincères remerciements au traducteur et à l'éditeur qui ont sorti la lumière de dessous le boisseau. Nous en devons d'autant plus que la plupart des idées exprimées par Schopenhauer sur le magnétisme, la magie, le destin des individus (c'est-à-dire de l'âme, qui les individualise), sur les esprits, sont d'accord avec les nôtres, et opposées à celles de l'Eglise, de la philosophie et de la science modernes.

Ne pouvant tout dire dans un article, nous nous bornerons à ce qui se rapporte au magnétisme. Les lecteurs qui voudront plus de détails devront recourir à la source (1).

***

A toute époque, dit Schopenhauer, tous les peuples du monde entier, y compris les peuples sauvages, ont cru à la magie, dont le magnétisme animal est une partie importante. Accusé de magie, Apulée dans sa défense, s'efforce uniquement de détourner de lui l'accusation, sans songer un instant à nier la possibilité de la magie. Pendant tout le moyen âge, prêtres, moines, magistrats n'y croient pas moins fermement, et leurs victimes mêmes sont aussi convaincues de la réalité des faits dont on les accuse et pour lesquels on les brûle.

Seul, en Europe, le XVIII[e] siècle fait exception en ce qui a trait à cette croyance, et cela dans la bonne intention de proscrire à tout jamais les cruels procès de sorcellerie en proclamant l'impossibilité de la magie. Cette nouvelle opinion prit le dessus, mais dans les classes savantes et cultivées seulement ; le peuple n'a jamais cessé de croire à la magie.

L'intention des philosophes du XVIII[e] siècle était bonne, mais la science ne se fait pas avec de bonnes intentions ; ce sont des faits et de bonnes raisons qui lui servent de base. Les intentions relèvent de la morale et non de la science.

L'opinion moderne n'a donc aucune valeur scientifique, et ne peut prévaloir contre l'opinion universelle de tous les temps et de tous les pays, fondée sur des observations exactes et réitérées, et sur des raisonnements établis sur ces faits. Le mieux qu'on puisse faire, c'est de reprendre la question *ab ovo* et de l'examiner sous toutes ses faces.

Qu'est-ce que la magie ?

(1) MÉMOIRES SUR LES SCIENCES OCCULTES. *Magnétisme animal et Magie, Le Destin de l'Individu, Essai sur l'apparition des Esprits et ce qui s'y rattache*, pas Schopenhauer. Traduit de l'allemand par G. Platon, avec Préface, 1 vol. in-16. Paris. Librairie des Sciences psychiques, 1912. — 6 fr.

L'action *physique* a lieu par contact corporel. Le mouvement va du dehors au dedans.

L'action *magique* est tout juste l'opposé ; c'est un action à distance, sans contact matériel (du moins sensible), le mouvement va du dedans au dehors.

« La magie, dit Schopenhauer, c'est une action immédiate de notre volonté même, une action libre des conditions causales de l'action physique, libre donc de tout contact au sens le plus large du mot.

«... L'espace entre celui qui agit et le patient, plein ou vide, n'a absolument aucune influence sur l'action (1). »

L'action magique existe-t-elle réellement, ou les faits dits magiques ne sont-ils que des illusions, des produits de la prestidigation, du charlatanisme, de l'imposture?

S'il n'y avait rien de réel dans la magie, on ne comprendrait pas qu'on y ait cru si universellement, et ce serait à désespérer de la raison humaine.

Quand on lit les écrits sur la magie, on s'étonne de l'obstination que l'humanité a mise, en tous temps et en tous lieux, à poursuivre l'idée de la magie, et l'on est conduit à conclure de là que « cette idée doit avoir un fondement profond dans la nature de l'homme tout au moins, sinon dans la nature des choses, et que ce ne peut être une lubie en l'air de son imagination... Nous ne pouvons croire que nos ancêtres ont été aveuglés au point de poursuivre, pendant tant de siècles, avec une cruauté si grande, un crime qu'il aurait été réellement impossible de commettre ».

Le moins que nous pouvons faire est donc de ne pas nier *a priori* cet ordre de faits, mais de les examiner avec attention et impartialité. Or, sans aller bien loin, les phénomènes du magnétisme animal fournissent la preuve palpable de la réalité de l'action magique.

Qu'est-ce en effet que le magnétisme humain ? C'est l'action sans contact, à distance (donc *magique* et non *physique*) de l'homme sur l'homme (2).

Les phénomènes du magnétisme sont assez connus pour qu'il soit inutile de les décrire ici. Ils l'étaient déjà assez dans la première moitié du XIXe siècle, pour que Schopenhauer pût dire : « Celui qui, aujourd'hui met en doute les faits du magnétisme animal et sa clairvoyance n'est pas un incroyant, mais de son vrai nom, un ignorant. »

(1) Cette définition de la magie n'est pas rigoureusement exacte ; nous la rectifierons plus loin, à la conclusion. De plus, elle ne se rapporte qu'à la magie pratique (l'art magique) à côté ou plutôt au-dessus de laquelle il y a la magie théorique, la science magique, qui ne peut être enclose dans cette définition.

(2) Le magnétisme n'est qu'une partie de la magie pratique. Celle-ci comprend : 1° les rapports magiques d'homme à homme, c'est-à-dire les actions à distance des hommes les uns sur les autres ; c'est l'objet du magnétisme ; 2° les rapports entre les vivants et les morts, qui font l'objet du spiritisme. Le magnétisme est la partie inférieure, fondamentale de la magie, le spiritisme en est la partie supérieure, coronale.

Les effets de l'action magnétique ou magique sont de deux ordres : effets physiologiques, c'est-à-dire influence de l'action magnétique, en bien ou en mal, sur la santé physique du sujet ; et effets psychologiques, ou influence de cette action sur les facultés intellectuelles et morales du patient. Schopenhauer examine les uns et les autres, qu'il considère comme authentiquement démontrés, et en recherche les causes.

***

Quelle est la cause des phénomènes magnétiques, tant physiologiques que psychologiques ?

Les magnétiseurs, surtout le marquis de Puységur (1), l'ont reconnue dès le début de leurs expériences et de leurs recherches; la cause efficiente est la volonté humaine ; la cause secondaire ou instrumentale est un fluide, de nature matérielle, mais d'une subtilité extrême, qui émane du magnétiseur.

Les savants académiques n'ont pas voulu admettre cette théorie, mais ils n'ont jamais pu arriver à s'entendre pour en formuler une autre.

Suivant leur coutume, ils se sont divisés en deux camps diamétralement opposés. Il faut cela pour éterniser les disputes quand on en tire honneurs et profits.

Les uns, l'Ecole de la Salpêtrière, ont soutenu que la cause des phénomènes magnétiques était simplement physique; les autres, l'Ecole de Nancy, ont assuré que ces phénomènes étaient de nature psychique.

L'Ecole matérialiste de la Salpêtrière, prétendait que certains phénoménes magnétiques pouvaient être produits par un objet brillant, un bouchon de carafe, un miroir aux alouettes, une commotion violente et brusque.

Il est bien vrai que l'on obtient par ces moyens brutaux quelques phénomènes rudimentaires, et non sans dangers pour la santé physique et morale du sujet; mais quand les hypnotiseurs voulaient obtenir quelque chose de mieux, ils étaient obligés de recourir aux procédés des magnétiseurs.

Les phénomènes que les hypnotiseurs matérialistes ne voulaient ou ne pouvaient pas obtenir, et ceux qu'ils obtenaient sans vouloir les avouer, parce que cela dérangeait leur système, ils en niaient la réalité et accusaient les magnétiseurs d'ignorance, de crédulité, d'imposture, de charlatanisme.

Je dis tout ceci au passé, parce que l'Ecole de la Salpêtrière avec toutes ses merveilleuses découvertes du grand hypnotisme, du petit hypnotisme, est morte, bien morte, il n'en reste même plus de cendres.

Les hypnotiseurs spiritualistes (l'Ecole de Nancy) attribuaient tous les phénomènes du magnétisme, physiologiques aussi bien que psychologiques, à la suggestion, donc à la volonté ; et ils niaient l'existence du fluide.

(1) Voyez sa Biographie dans *Rapports du Magnétisme et du Spiritisme*, par Rouxel, 1 vol. in-8, Paris, Libr. P. Leymarie.

Schopenhauer suit l'Ecole de Nancy, ou plutôt c'est elle qui le suit, puisque les écrits du philosophe de la Volonté sont bien antérieurs à la naissance de cette Ecole.

L'Ecole matérialiste de la Salpêtrière étant morte et enterrée, nous ne nous trouvons en présence que de deux théories : celle de la volonté pure, soutenue par Schopenhauer et l'Ecole de Nancy, et celle de la volonté secondée du fluide, admise par les magnétiseurs. Quelle est la bonne ?

***

En sa qualité de catholique, Schopenhauer croit à l'esprit pur, et considère logiquement la volonté comme purement spirituelle. De là sa négation du fluide qui paraît effectivement inutile dans cette hypothèse.

Mais l'existence du fluide est prouvée par beaucoup de faits magnétiques, qui ne peuvent être expliqués par la volonté pure et qui, par conséquent, renversent l'hypothèse du pur spiritualisme.

D'abord, tous les somnambules voient le fluide. Il en est même beaucoup qui, à l'état de veille, n'ont qu'à clore les yeux, ou être tenus quelque temps dans l'obscurité pour le voir, ou ne pas le voir suivant qu'on exerce ou non sur eux l'action magnétique.

Ces sujets voient le fluide de diverses couleurs, ce qui peut dépendre de leur propre idiosyncrasie ou de celle du magnétiseur.

Les sujets qui ne voient pas le fluide à l'état de veille ou dans l'obscurité, le sentent. Quand on les magnétise de face ou de dos, ils sentent des courants ou des picotements, comme si on les électrisait. Cessez les passes ou les poses, ils ne sentent plus rien.

Une preuve encore plus forte de la réalité du fluide, se tire de la magnétisation de l'eau ou d'autres objets magnétisables.

Si la volonté est purement spirituelle, elle est la même dans tous les hommes; or un somnambule, non seulement distingue l'eau magnétisée de celle qui ne l'est pas, mais il distingue les uns des autres plusieurs verres d'eau magnétisés par diverses personnes.

Par la magnétisation, on peut donner divers goûts et odeurs à l'eau magnétisée. A moins d'admettre que la volonté a une couleur, un goût, une odeur, il faut donc bien convenir que la volonté est *revêtue* d'un fluide.

Preuve encore plus convaincante : on peut guérir par la magnétisation sans le vouloir et sans le savoir. C'est un des phénomènes qui m'a le plus frappé dans mes premières expériences. Demandant au sujet s'il était bien dégagé et se trouvait à son état normal, il me répondait : non seulement je suis bien, mais je suis mieux que je n'étais avant la magnétisation, je souffrais de l'estomac, de la tête ou d'autre partie du corps, maintenant

c'est passé. Et souvent le mal ne revenait plus. Je n'avais pourtant pas voulu guérir, mais seulement étudier ; et, la première fois que cela m'arriva, je ne savais même pas qu'on pouvait guérir quelqu'un par le magnétisme.

Schopenhauer n'a guère étudié le magnétisme que dans les livres. S'il avait expérimenté assidument, il était trop bon observateur pour ne pas s'apercevoir de l'existence du fluide.

L'hypothèse fluidique est d'ailleurs si nécessaire, que Schopenhauer se voit obligé d'admettre un *véhicule* de la volonté.

« Aucun acte de magnétisme n'est efficace sans la volonté ; au contraire, il suffit de la simple volonté, sans acte extérieur, pour provoquer l'action magnétique. »

Parfaitement ; la volonté est le premier moteur. Mais...

« La manipulation ne paraît être qu'un moyen de fixer l'acte de la volonté, d'arrêter sa direction et comme de l'incorporer... Quand l'acte extérieur fait défaut, il y a bien action ; mais l'action est alors jusqu'à un certain point artificielle, indirecte : l'imagination remplace l'acte extérieur, parfois la présence réelle, mais par suite aussi elle est beaucoup plus difficile ; le succès est moins fréquent. »

La manipulation (c'est-à-dire le fluide), remplit donc un rôle quelconque et vient en aide à la volonté du magnétisseur ou du sujet, ou des deux à la fois.

***

Les effets de l'action magnétique, avons-nous dit, sont d'ordre physiologique ou pychologique.

Les effets physiologiques peuvent être bons ou mauvais et leur qualité dépend de la volonté, de l'intention qui préside à l'opération. Le magnétisme peut guérir beaucoup de maladies ; il peut aussi en donner.

Schopenhauer admet ces deux sortes d'effets. Le magnétisme animal et les cures sympathiques, dit-il, ne nous présentent que des effets bienfaisants, ayant pour but la guérison des maladies. La magie, au contraire, a été bien souvent employée dans des intentions mauvaises. « Si l'on en juge par analogie, il est cependant plus que vraisemblable que la force intérieure qui, agissant immédiatement sur un individu étranger, peut exercer sur lui une influence salutaire, pourra tout aussi bien porter le trouble en lui et lui faire du mal. »

On peut en juger non seulement par l'analogie, mais par l'expérience ; mais l'une et l'autre démontrent qu'il est plus facile au magnétiseur ou magicien de produire le bien que le mal, et que, même si le magicien veut faire mal, le patient peut très bien résister et repousser cette influence mauvaise.

Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, le marquis de Puységur avait prévu le cas et l'avait résolu. On ne saurait trop étudier cet auteur, ainsi que Deleuze, qui a été animé du même esprit.

Les effets psychologiques du magnétisme, constatés par les magnétiseurs et niés par les hypnotiseurs, sont également admis par Schopenhauer. Il va même plus loin : non seulement il admet la communication directe de sentiments et pensées entre le magnétiseur et le sujet, la clairvoyance, la double vue, mais, comme on le voit par le titre de son troisième mémoire, il croit aux apparitions d'esprits et cherche à en donner l'explication.

Ce troisième mémoire est de la plus haute importance au point de vue spirite, autant que le premier au point de vue magnétique ; et nous ne saurions trop appeler sur lui l'attention des lecteurs spirites et autres. Mais en voilà assez, du moins pour le moment, sur l'occultisme Schopenhauerien. Carguons donc nos voiles et résumons ce que nous avons essayé de démontrer.

***

Il résulte des considérations qui précèdent :

1° Que la théorie matérialiste ou *physiciste* du magnétisme n'est pas soutenable et n'a aucun fondement. L'action physique est une action par contact, de corps sur corps. L'action magique est une action à distance, sans contact corporel d'âme à âme.

2° La théorie spiritualiste, celle de Schopenhauer, qui considère l'action magique ou magnétique comme purement spirituelle, est bien supérieure à la théorie *physiciste* ; mais elle est trop absolue et ne répond pas à l'exacte réalité.

L'action magique n'est pas *complètement* indépendante de l'espace, comme le croit Schopenhauer. La volonté est bien la cause efficiente de l'action magnétique, mais elle opère par le moyen d'un fluide, qui est à la volonté ce que la main est au cerveau ou l'outil à la main qui la dirige.

Il est vrai que, la matière de ce fluide étant très subtile, l'action magique a lieu à distance et même à de grandes distances, mais elle n'est pas complètement affranchie de l'espace, — ni du temps, — elle est limitée dans son expansibilité. Il n'y a que l'action divine qui soit tout à fait au-dessus des lois de l'espace et du temps.

3° La vraie théorie du magnétisme est dans la théorie spirite, qui admet l'âme, le corps physique et entre les deux, le périsprit ou corps fluidique. Elle seule peut donner raison de tous les phénomènes magnétiques.

Rendons grâce à Schopenhauer d'avoir contribué, dans une large mesure, en dépit de la philosophie scolastique (qui existe toujours) à mettre en évi-

dence cette conclusion et d'avoir accordé au magnétisme l'importance qu'il a réellement dans la science et la philosophie.

« Le magnétisme animal, dit-il, est, considéré non à la vérité du point de vue économique et technologique, mais du point de vue philosophique, comme la plus importante des découvertes qui aient jamais été faites, en admettant même qu'il pose parfois plus de questions qu'il n'en résout. C'est réellement la métaphysique pratique, comme déjà Bacon de Verulam définit la magie ; c'est jusqu'à un certain point une métaphysique expérimentale : par lui sont en effet écartées les premières et les plus générales lois de la Nature ; et il fait par suite possible ce qui était considéré *a priori* comme impossible. »

Le philosophe de la Volonté n'a pas reculé devant l'examen du magnétisme, pas plus que devant les autres découvertes modernes ; il en a été récompensé et y a trouvé, dans certaine mesure, la confirmation expérimentale de ses principes spéculatifs sur les fondements de la philosophie.

Le témoignage de Schopenhauer sur le magnétisme, sur la magie, est de la plus haute importance et les partisans du magnétisme et du spiritisme doivent être fiers de voir beaucoup de leurs idées adaptées par un philosophe aussi éclairé et aussi indépendant.

ROUXEL.

L'Egalité Sociale [1]

L'auteur de *l'Egalité Sociale* ayant soutenu dans *Un coin du Voile*, que le Spiritisme était le seul remède à la souffrance — autant qu'elle peut être soulagée — et la vraie solution de la question sociale, en recevant ce nouvel ouvrage, je m'attendais y trouver le développement de cette thèse : le Spiritisme comme solution de la question sociale. Il n'en est rien. Il n'est même nullement question ici du spiritisme. Pourtant il eût été du plus haut intérêt de voir quelle solution présente le spiritisme à ce problème, qui préoccupe de plus en plus les penseurs. Enfin, prenons le livre tel qu'il est et voyons ce qu'il contient.

Pharasius pose en principe qu'il existe une *égalité générale*, commune à tous les hommes, et une inégalité individuelle, spéciale à chacun d'eux.

La loi générale d'égalité a été violée par certains hommes, dès les temps les plus reculés et l'est encore. Ces hommes portèrent ainsi atteinte à la liberté de leurs semblables et instituèrent la *domination*, qui a été la principale source des maux de la société.

(1) L'Égalité Sociale, par Pharasius. 1 vol. in-12. Paris, Leymarie, éditeur, 1911.

Jésus combattit cet esprit de domination, mais l'Eglise catholique, en contradiction avec les enseignements de son fondateur, perpétua les errements des sociétés antiques, rétablit le principe de domination, toléra et approuva l'esclavage et le servage, qui subsistèrent en France jusqu'en 1789.

Cet esprit de domination catholique existe toujours : il s'est manifesté dans toute sa splendeur ou son horreur, lors de la découverte du Nouveau Monde, par le massacre des indigènes, par la traite des nègres, et il se manifeste encore aujourd'hui dans la politique coloniale; c'est sous prétexte : 1° d'évangéliser ; 2° de civiliser les peuples soit disant sauvages ou barbares que les chrétiens en détruisent la moitié et asservissent l'autre. Singulière évangélisation et civilisation !

Contre cette violation de la loi naturelle et générale d'égalité, de nombreux réformateurs se sont élevés, Pharasius ne les cite pas tous, mais en cite beaucoup : il analyse et critique leurs systèmes et, ce qui ressort de plus clair de cette étude, c'est que tous ces réformateurs ont échoué dans leurs entreprises et ne sont arrivés qu'à remplacer une domination par une autre, pas meilleure et souvent pire.

La principale cause de ces échecs répétés des réformateurs est que, en voulant établir l'égalité *générale*, ils n'ont pas tenu compte de l'inégalité individuelle ; ils ont sacrifié les individus à la société, la liberté à l'autorité.

Après avoir réfuté les principaux systèmes, communistes, socialistes, collectivistes, Pharasius expose « un projet rationnel et pratique d'Egalité Sociale, permettant, croyons-nous, de résoudre à la satisfaction de tous le problème humanitaire ». Telle me paraît être, en résumé, la thèse soutenue par Pharasius. Avant d'examiner son projet rationnel et pratique d'évolution sociale, jetons un coup d'œil sur ses principes fondamentaux

***

« Toute la question sociale, dit l'auteur, repose sur la compréhension et l'application de ces deux lois : *loi générale d'égalité*, d'une part, et *loi d'inégalité individuelle*, d'autre part ; c'est parce que les humains ne les ont jamais comprises, ou n'ont pas voulu les comprendre, que le crime, le vice et la misère ont envahi le monde et causé le malheur de l'humanité. »

Le mal social est venu de ce que « quelques-uns entendirent se dispenser de tout travail ; ils violèrent du même coup doublement la loi générale d'égalité et de justice : d'abord en cessant de travailler, et ensuite en se créant une situation privilégiée parmi leurs frères. L'histoire enseigne que ce furent les puissants qui agirent ainsi. »

Il y eut ainsi dans les sociétés deux catégories d'individus; ceux qui commandaient et ceux qui obéissaient. Les personnes de la première catégorie s'enrichirent aux dépens de celles de la seconde, qui restèrent pauvres.

Ainsi fut rompue la loi générale d'égalité et fut instituée l'épouvantable oppression des êtres faibles et sans défense par les forts.

« C'est donc pour ne pas travailler et jouir des plaisirs de la vie sans en subir les inconvénients, que la classe dirigeante asservit la classe dirigée. »

Et depuis lors la loi générale d'égalité est renversée et remplacée par la loi de domination, qui est une loi d'inégalité au premier chef.

Il s'agit donc de rétablir la société sur sa base, de renoncer à la loi de domination pour revenir à la loi d'égalité.

***

Tous les réformateurs sociaux condamnent la propriété individuelle, qu'ils considèrent comme la principale cause de tous les maux du genre humain.

Ce n'est pas le principe de propriété, dit Pharasins, qui est la cause des malheurs de l'humanité, mais le principe de domination. Les dominateurs, pour se dispenser de la loi du travail, ont violé la *loi d'égalité générale*; ils ont obligé par la force certains de leurs frères à travailler pour leur compte, et en ont même privé d'autres de leur liberté.

C'est donc au principe de domination qu'il faut s'en prendre ; il faut que tout le monde travaille et que tout le monde soit libre. Et voici comment Pharasius réalise cet idéal :

Les lois de l'ordre social peuvent être ramenées au nombre de trois : *loi de travail, loi d'égalité générale, loi d'inégalité individuelle.*

La loi du travail entraîne l'obligation du travail, le droit au travail, la liberté du travail, et le droit à la retraite, ou au repos à un moment donné.

La loi d'égalité générale exige la liberté de tous les membres de la société l'égalité des droits, devoirs et avantages sociaux.

La loi d'inégalité individuelle oblige les individus à la fraternité, c'est-à-dire à entretenir des rapports solidaires et à s'entr'aider.

La constitution sociale se compose donc de quatre articles fondamentaux, deux droits et deux devoirs.

Premier droit : Liberté absolue pour tous les citoyens ;

Deuxième droit : Egalité absolue pour tous les citoyens ;

Premier devoir : Fraternité absolue pour tous les citoyens ;

Deuxième devoir : Obligation du travail pour tous les citoyens.

Ce dernier devoir implique, nous l'avons déjà dit, les quatre droits suivants : 1° Liberté de travail, 2° Droit du travail ; 3° Droit aux bénéfices ; 4° Droit à une retraite.

Pharasius développe ces divers articles de sa constitution et prétend que le jour où leur application serait un fait accompli, *le principe de domination* serait détruit et l'Egalité sociale serait réalisée.

***

J'avoue que je ne vois pas cela très clairement. Je ne conçois pas comment on *obligera* les individus à la fraternité absolue, ni comment on *imposera* l'obligation du travail à tous les citoyens, ni comment on réalisera le *droit* aux bénéfices et le *droit* à la retraite, sans recourir au *principe de domination*, pour le bon motif, je le veux bien, mais encore...

Pharasius me paraît donc retomber dans l'ornière tracée pour ses prédécesseurs en réformes sociales, qu'il a pourtant bien réfutés.

« *Liberté du travail*: chacun est libre de choisir le genre de travail qui lui convient, d'en changer s'il lui plaît, et, s'il est indépendant, de travailler à ses heures. » Je comprends cela très bien; mais...

« *Droit au travail* : en cas de chômage forcé, la société doit assurer du travail à tous. » Je ne comprends plus ni pourquoi ni comment.

Où la *Société* prendra-t-elle du travail et des ressources pour le rétribuer. Et du travail qui convienne et plaise à chacun ? Comment concilier le droit au travail avec la liberté du travail ?

La liberté du travail, je la conçois bien sans qu'intervienne le principe de domination ; le droit, non.

La *Société* ne peut pas nous fournir le travail qui nous plaît, mais seulement — et encore — celui qui est utile, c'est-à-dire dont le produit est demandé ; mais quand un travail est demandé, il n'y a pas besoin que la société se mêle d'en procurer à ceux qui prient le bon Dieu de n'en pas trouver. C'est déjà trop qu'elle leur fasse l'aumône.

Le *droit aux bénéfices* n'est pas plus conciliable avec la liberté que le droit au travail.

Par la liberté, le travail se divise et se subdivise indéfiniment. La première division est la trinité économique : capital, travail et talent. En vertu de la loi économique de l'offre et de la demande, de la concurrence, une répartition du produit s'établit entre ces trois facteurs, qui est nécessairement équitable. Le travail, notamment, renonce à toute participation aux bénéfices, quand il y en a, par ce seul fait qu'il renonce à courir les risques de l'entreprise. Le salaire est non seulement une rétribution du travailleur, mais une assurance contre les bénéfices négatifs, c'est-à-dire les pertes.

A l'appui de son droit aux bénéfices, Pharasius emploie un argument qui m'étonne de sa part. A ceux qui disent que le salaire est la part légitime du travailleur et qu'il est proportionné au service rendu, il répond :

« C'est comme si l'on prétendait que le paiement de l'intérêt légal d'un capital engagé dans une affaire, ne donne plus droit à ce capital à une part dans la répartition ultérieure des bénéfices, s'il y en a... Les travailleurs ont donc raison, quand ils veulent être considérés non comme des *salariés*, mais comme des *associés*. »

Si les travailleurs veulent être considérés comme des *associés*, ils n'ont

qu'à s'associer effectivement ; mais pour le moment ils ne le sont pas plus que les *obligataires*, qui placent leurs fonds dans une entreprise moyennant un intérêt fixe et assuré, et même *privilégié*, car les actionnaires peuvent ne recevoir ni intérêts, ni dividendes, ils peuvent même perdre leurs capitaux, pendant que les obligataires toucheront tranquillement les intérêts convenus tant qu'ils seront obligataires.

Les travailleurs salariés sont exactement dans les conditions des *obligataires*, et non des *actionnaires*. Ils prêtent leurs bras comme ceux-là prêtent leurs capitaux ; les uns et les autres n'ont aucun droit aux bénéfices, puisqu'ils y ont renoncé, préférant recevoir un salaire fixe.

Le *droit à une retraite* n'est pas plus conciliable avec la justice et avec la liberté du travail que le droit au travail et le droit aux bénéfices.

« Tout travailleur, dit Pharasius, à un certain âge, a le droit de se reposer, et doit pouvoir vivre du produit des économies qu'il a faites pendant les années de travail. »

La retraite se composera des économies que le travail a faites ? Parfaitement, personne ne lui conteste ce droit. Nous sommes donc d'accord. Mais l'accord ne dure pas longtemps. Si le travailleur n'a pas fait d'économies ?...

Nous félicitons Pharasius de n'avoir pas répondu à cette question, comme le font tant de philanthropes : la Société, l'Etat y pourvoira ; c'est aux Caisses de retraite corporative que Pharasius fait appel ; seulement, il aurait dû aller jusqu'au bout et demander qu'il en soit de même des employés et fonctionnaires de l'Etat : qu'ils fondent aussi des caisses de retraite corporative, que l'Etat ne s'en mêle pas et qu'il ne puise plus dans les poches des contribuables pour remplir ces caisses.

Pharasius n'anéantit donc pas le *principe de domination*.

Ce principe est-il la cause première du mal social ? Question qui nous mènerait loin. Contentons nous de la poser : La première cause ne serait-elle pas la servilité, la domination ne venant qu'en second lieu ? La Boétie ne serait-il pas dans la vraie vérité, quand il dit que la servitude est volontaire et que, pour détruire la domination, il n'est pas nécessaire de la combattre, il suffit de ne plus la soutenir ? Songez-y, je vous prie.

ROUXEL.

L'A B C de la chiromancie

Les questions relatives à l'occultisme et au spiritisme prennent de jour en jour une place plus considérable dans la Presse et y sont traitées d'une façon sérieuse, preuve de la faveur marquée dont elles jouissent dans le public.

Le Matin *du 24 juillet dernier publiait, en tête de sa première page, un article de M. Victor du Bled, dont nous extrayons les passages suivants :*

La chiromancie — un des rameaux de l'arbre occultiste — est l'art de dire la bonne aventure d'après les lignes, les monts de la main et la forme des doigts. Ce culte a pour desservants, rien qu'à Paris et dans la banlieue, de cent à deux cents pythonisses ou professionnels (presque toujours des femmes), qui s'en font des rentes petites ou moyennes, et qui, en général, ajoutent à cette *sciencette* les autres sciencettes ésotériques.

. . . . . .

La chiromancie a des origines très anciennes : elle vient des Grecs, qui l'avaient empruntée aux Egyptiens, ceux-ci aux prêtres chaldéens. Desbarolles a codifié ses lois éparses, cherché à les accommoder aux idées modernes. Il n'en est pour ainsi dire que le Malherbe, le Victor Cousin ; Alexandre Dumas fils le tenait en grande estime.

La grande objection au système de Desbarolles est l'argument tiré du libre arbitre, de l'éducation. Si vous prétendez prédire à chacun sa destinée, vous remplacez tout par la fatalité, et il n'y a plus qu'à répondre : c'était écrit. « Vous ne m'avez pas bien compris, répliquait Desbarolles ; je reconnais le libre arbitre, l'influence de l'éducation de la société ; je dis seulement : faites attention, votre nature dénote telles tendances qui pourraient vous perdre si vous n'y prenez pas garde. Je mets à votre disposition un instrument orthopédique qui permettra de vous redresser ; je pose un phare qui dénoncera l'écueil à fleur d'eau, des parapets, des garde-fous qui vous empêcheront de tomber dans le précipice. » Comme on voit, cette chiromancie n'a rien d'absolu, d'exclusif.

Le capitaine d'Arpentigny, ami de George Sand, inventa ou ressuscita la *chirognomonie :* il avait remarqué, dans un salon où fréquentaient tour à tour des savants, des artistes, des littérateurs — le maître et la maîtresse de céans n'ayant pas les mêmes goûts, tandis que d'Arpentigny, lui, cultivait les deux réunions — que les doigts des savants étaient plutôt noueux, tandis que ceux des artistes étaient lisses : et après dix ans d'observations, il construisit un système ingénieux qui se combine avec la chiromancie pure et simple.

Ici quelques lignes faisant connaître l'A. B. C. de la chiromancie, puis la conclusion que voici :

Ma conclusion, c'est que la chiromancie contient sa petite part de vérité. J'ai, depuis quarante ans, en amateur, examiné beaucoup de mains masculines et féminines dans les salons : malgré mon scepticisme, j'avoue n'en avoir jamais rencontré une qui fût exactement semblable à l'autre ; je crois possible, d'après les lignes de la main, de conjecturer le caractère moral, la santé, les chances de longévité avec quelque précision, en consultant, bien

entendu, le visage, les yeux du sujet *chiromancé*. La sorcière la Voisin refusait de *travailler* pour les dames qui se présentaient avec un masque, disant qu'elle ne se connaissait point aux physionomies de velours.

Il faut convenir aussi que cette sciencette est assez difficile à acquérir : rien ne remplace une longue pratique, et un bon chiromancien doit avoir beaucoup réfléchi, comparé, observé.

Tous les problèmes du fini et de l'infini ne s'agitent-ils pas dans ce petit espace qui va du poignet à l'ongle : la fatalité aux prises avec le libre arbitre, la volonté individuelle avec la volonté générale, le tempérament avec l'éducation ?

VICTOR DU BLED.

COURS DE SCIENCES ANCIENNES

Organisés sous le patronage de la Société des Sciences Anciennes pour l'Étude des Conceptions philosophiques et scientifiques du Moyen Age et de l'Antiquité (Lauréate de la Société Nationale d'Encouragement au bien), au Palais du Trocadéro.

PROGRAMME POUR 1911-1912

Les Conceptions astrologiques du Moyen Age (2e année), par M. Vincenti-Piobb. Les samedis : 2 décembre, 6 janvier, 3 février, 2 mars, à 3 heures précises.

Mystagogie symbolique, par M. Paul Vulliaud. Les samedis : 7 décembre, 13 janvier, 10 février, 9 mars, à 3 heures précises.

Pneumatologie comparée, par M. Albert Jounet. Les samedis : 16 décembre, 20 janvier, 17 février, 16 mars, à 3 heures précises.

Thérapeutique médiévale, par M. F. Cadet de Gassicourt. Les samedis : 23 décembre, 27 janvier, 24 février, 23 mars, à 5 heures précises.

Sociologie orientale, par M. André Godin. Dans le courant du mois de mars.

Les cours ont lieu le samedi, au Palais du Trocadéro.

Les cartes d'admission sont délivrées gratuitement par les soins du Secrétariat de la Société des Sciences Anciennes, 8, rue Sédillot, Paris (VIIe).

REVUES ET JOURNAUX ÉTRANGERS

Marques de Souvenance d'un Esprit

Nous lisons une lettre adressée au *Light* dans laquelle il est dit ce qui suit :

Monsieur,

Quand mon mari quitta l'Angleterre pour l'Amérique du Sud en 1883, il ne laissait derrière lui qu'une sœur de sa défunte mère, qui était à ce même moment sérieusement malade.

Mon mari était tant soit peu indifférent et regardait les nœuds de parenté comme ne méritant pas énormément d'attention, il partit donc sans aller avant, dire un amical adieu à cette tante, quoique je lui en eus fait plusieurs fois la demande.

Quand celle-ci apprit son départ elle fut profondément affligée et m'écrivit une lettre qui me fendit le cœur, tellement elle était désolée (j'avais moi-même cependant tout fait pour l'empêcher). Dans cette lettre elle me disait qu'elle ne pouvait pas comprendre comment son neveu avait pu la traiter aussi cruellement et partir à des milliers de lieues sans seulement lui donner la moindre marque d'affection, que peut-être même il ne la reverrait jamais en ce monde.

Je lui répondis, lui prodiguant mes meilleures consolations et lui expliquant combien son départ avait été précipité, car nous n'avions eu que quinze jours pour faire tous les préparatifs pour un aussi long voyage.

Trois mois plus tard, je lui rendis visite, elle insista cependant sur le manque d'amabilité de son neveu et me dit qu'elle ne pourrait jamais oublier cela.

Le temps passa et un événement survint qui me força à mon tour de quitter l'Angleterre pour l'Amérique du Sud.

Deux ans plus tard, une certaine nuit, je fus réveillée subitement par un cri perçant, le son parut traîner et trembler dans l'air ; fort effrayée, je me soulevai dans mon lit et jetai par la chambre un regard circulaire.

Mon lit était environné de rideaux, genre moustiquaire en mousseline blanche, qui sous le souffle de la brise venant de la fenêtre, s'agitaient doucement dans la nuit. Mon regard s'étant porté au delà des rideaux, je vis debout une grande apparition, vaporeuse et blanche.

Je me penchai en avant afin de considérer de plus près cette étrange vision. Ordinairement je puis affirmer que je ne suis pas impressionnable, mais, cette nuit-là, bien que cherchant à me raisonner, la crainte avait pris tout empire sur moi et mon cœur battait à coups redoublés dans ma poi-

trine. Je me sentis en un instant envahie par une sensation de peine, d'affliction, toutes les misères les plus aiguës semblaient emplir mon âme.

Je m'assis complètement dans mon lit puis restais sans force pour faire un mouvement nouveau. Une pensée persistait dans mon esprit : comment sauter de mon lit sans éveiller mon plus jeune fils qui reposait à mes côtés. En regardant au delà du lit je voyais toujours la blanche forme, qui persistait obsédante et ondoyait près des rideaux, la lampe brûlait plus brillante que jamais et n'avait pas de pouvoir à dissiper l'apparition. Je fis un effort pour me calmer afin de traverser le lit où reposait mon enfant. Comment ai-je pu enfin parvenir à le faire sans troubler son sommeil, je ne puis à l'heure actuelle m'en rendre compte ; ce que je sais, c'est qu'ouvrant les rideaux je sautai sur le plancher et me précipitai vers la porte donnant accès dans la chambre où reposait mon mari et mon fils aîné; mon mari fut éveillé en un instant : « Il y a un esprit dans ma chambre », lui dis-je à mi-voix. Il pensa que je n'étais pas tout à fait éveillée. Je tremblais, claquant des dents, bien qu'il fit une nuit chaude des tropiques. « Assieds-toi, me répondit-il, et essaye de te calmer. »

Après avoir repris un peu de calme, je lui fis le récit de ce que je venais de voir, mais soudain comme j'achevais de dire la cause de mon émoi, je sentis l'oppression qui m'obsédait se fondre, et mes craintes disparaître subitement. Alors, ouvrant la porte je regagnai mon lit et m'endormis immédiatement.

Plusieurs mois passèrent, j'avais tout à fait oublié l'incident quand un soir mon mari me dit subitement :

« — Te souvient-il de l'apparition que tu vis une nuit ?

« — Oh ! oui, parfaitement, répondis-je. Pourquoi ?

« — Et la date t'en souviens-tu aussi ?

« — Oui, c'était la première ou seconde semaine de novembre.

Mon mari ajouta :

« — J'ai reçu une lettre du pays, ma tante est décédée vers cette date. »

Pourquoi la crainte me quitta-t-elle subitement. Tout porte à penser que le désir de l'esprit était que mon mari eut connaissance de sa visite. Elle avait partagé avec moi son affliction, m'ayant dit le chagrin éprouvé de la négligence de son neveu ; elle n'avait jamais oublié cette peine et avait tenu à le lui faire savoir.

C'était une très aimable et sensible femme, croyante et bonne, un de ces anges terrestres qui passent en faisant le bien, elle avait gardé de ses jeunes années une religiosité sage et raisonnée.

Je puis ajouter que dans une des différentes lettres qu'elle m'envoya, elle écrivit à mon mari se plaignant de sa négligence, à mon arrivée en Amérique je lui montrai une de ces lettres afin qu'il la lut.

Malgré cela, jamais il ne lui répondit, et c'est seulement lorsqu'il reçut la nouvelle de son décès, qu'il pensa au cri d'angoisse et d'agonie que j'avais entendu, ainsi qu'a la vision qui m'avait si fort émotionnée, qu'il comprit toute la peine qu'il lui avait causée et regretta d'avoir agi ainsi.

Votre sincère, etc., M. Wodman.

Pour la traduction : B. J.

LIVRES NOUVEAUX

Je viens de lire une très intéressante brochure, nouvellement parue dont le prix peu élevé la met à la portée de toutes les bourses, aussi m'a-t-il semblé bon de l'indiquer aux lecteurs de la *Revue Spirite*.

Il s'agit du *Grand Mystère* (1) de J. A. Petit ; c'est une étude extrêmement captivante dans laquelle l'auteur bien connu de la *Rénovation Religieuse*, du *Christianisme*, du *Sacerdoce* dans le Christianisme, de la *Question Sociale* au point de vue du spiritualisme nous montre une fois de plus que nombreux sont les sujets qui demandent à être passés au crible du raisonnement.

Cette étude s'étend sur Dieu, sur la conception qu'en avaient les anciens, et sur celle au contraire, que nous devons nous-même nous en faire ; elle traite aussi de l'évolution de l'être, l'auteur y résoud très finement et surtout très scientifiquement le problème du mal.

Cette brochure ne peut que donner un nouvel élan vers la croyance pure et saine, en nous montrant que c'est encore par le chemin de la bonté que nous pouvons le mieux acquérir le bonheur. Il nous reste à remercier sincèrement l'auteur qui répand ainsi sans compter sa peine, la semence du bien et à souhaiter que beaucoup de vaillants penseurs l'imitent.

B. J.

Fleurs et sourires

Les Epaves, par Ed. Schleffer, un vol. in-12 : 3 fr. 50.

Sous ce titre, M. Edouard Schæffer vient de publier un beau et opulent recueil de poésies.

Officier distingué, penseur recueilli, lettré délicat « sa plume, comme le dit Charles Grandmongin dans la préface du livre, ne dément pas son épée ».

Un patriotisme ardent et attristé, un spiritualisme élevé : voilà les deux dominantes de l'œuvre de M. Schæffer qui chante tour à tour l'amour, l'idéal,

(1) Prix 0 fr. 60, franco 0 fr. 70.

l'espoir, toutes les choses ailées ; et aussi la douleur, les mécomptes de la vie, les désillusions, la mort : toutes les choses en deuil.

Son livre pourrait porter comme épigraphe ce vers de Pétrarque :

« *Ov piango, or canto* »

Tantôt je pleure, tantôt je chante.
Ils sont une part de moi-même
Ces vers où j'ai chanté parfois,
Ce que je pleure et ce que j'aime
Ce que je désire et je crois !

Soldat, j'ai célébré la France ;
Amant, j'ai dit l'Amour vainqueur ;
Homme, j'ai conté ma souffrance ;
Et j'ai laissé parler mon cœur...

C'est vrai ; la poésie de M. Edouard Schæffer, est la poésie du cœur ; c'est un écho de Lamartine et de Musset.

La troisième partie intitulée : En *songeant*, est, à notre avis, celle qui contient les plus beaux vers. C'est en effet, le recueil de l'âge mûr ; la gerbe d'été, plus riche et plus dorée que la corbeille du printemps.

Le *Linceul de Neige*, après la *Bataille*, sont d'une suprême et harmonieuse mélancolie ; l'*Eternel Renouveau* est une magnifique échappée sur l'infini. L'*Ode au soleil*, un peu trop restreinte peut-être, est néanmoins d'un lyrisme superbe ; enfin les morceaux intitulés : les *Feuilles mortes*, les *Sanctuaires*, *C'est triste de vieillir*, sont pleins de ce que le poète antique appelait si bien « les larmes des choses ».

Sunt lacrymæ rerum

Mais c'est surtout dans la pièce intitulée : *Excelsior*, que l'auteur a le mieux exprimé son âme, dit sa croyance intime, chanté son invincible espoir. C'est son poème tout d'inspiration qui nous montre que M. Schæffer n'est pas seulement un croyant, une spiritualiste élevé, mais un averti, un initié.

On sent, à cette lecture intense, que l'auteur a sondé le mystère de la destinée. C'est l'Invisible, c'est le monde des Esprits qui lui ouvre cette fois-ci ses perspectives illimitées. Ecoutons ces strophes vibrantes et comme enivrées d'infini : c'est par cet hymne triomphal à la survie qu'il nous convient de finir.

Excelsior

... Malgré moi, l'infini me tourmente
Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir.
Et quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
De ne pas le comprendre, et pourtant de le voir !
A. DE MUSSET.

En plongeant vos regards au sein du firmament,
Quand les mondes sans nombre, en leur marche suivie,
Ainsi que des points d'or, brillent superbement,
A l'heure du silence et du recueillement,
N'avez-vous pas cherché le pourquoi de la vie ?

Où va donc notre monde, en son cours continu ?
Où se dirige ainsi notre modeste globe
Par les divines lois dans les cieux maintenu,
Roulant, dans l'infini, vers un but inconnu
Qui s'éloigne toujours et toujours se dérobe ?

Quelle est donc la raison d'être de l'Univers ?
O problème effrayant de notre destinée?
L'homme naît, souffre et meurt ! Vertueux ou pervers,
Il lui faut supporter les maux les plus divers,
Et puis, vers l'Inconnu, son âme est entraînée !

L'Inconnu ! Mais tout homme a besoin de savoir
Et change tour à tour de guide et de boussole,
En cherchant l'infini qu'il ne fait qu'entrevoir ;
Il sait quel est son but et quel est son devoir,
S'il a la Foi qui sauve et l'Espoir qui console.

Il a la liberté — Mais sait-il en user ?
Dans ses mains, n'est-ce pas une terrible épée
Qui doit le protéger, mais qui peut le briser ?
Si l'on voit, ici-bas, souvent en abuser,
C'est que pour ce grand bien l'âme n'est point trempée.

Un jour, — quand la Sagesse avec la Vérité,
Viendront pour dissiper l'obscurité profonde
Dans laquelle tu vis, ô noble Liberté, —
Tu seras un bienfait pour notre humanité,
Car alors seulement tu deviendras féconde !

Semblable au voyageur qui marche lentement,
Les pieds ensanglantés, incertain de sa route,
Et qui, sur son chemin, s'arrête à tout moment,
Ainsi l'homme, en ce monde, avance aveuglément,
Victime de l'erreur, de la nuit et du doute !

Tu ne crois qu'au néant ? Homme, c'est blasphémer !
De tous les préjugés fais donc enfin litière !
Comment ? Nous éprouvons, sans pouvoir l'exprimer,
Et le désir de croire, et le désir d'aimer,
Et tu viens soutenir que tout n'est que matière ?

Tu ne vois que ton corps, — vêtement passager,
Qui trop souvent, hélas ! te tient sous sa tutelle,
Tandis que tu devrais pouvoir le diriger, —
Et tu ne songes pas que Dieu sut y loger,
Pauvre aveugle, ton âme .. et qu'elle est immortelle !

Ce corps n'aura qu'un temps et doit bientôt périr,
Tandis que ton esprit, progressant sans relâche,
Atteindra l'idéal qu'il a soif d'acquérir !
Le Vrai, le Beau, le Bien, tu peux les conquérir,
Ayant l'éternité pour accomplir ta tâche !

Car l'existence, où l'homme un jour se voit jeté,
N'est qu'un divin creuset, où notre âme s'épure
Par l'incessant contact avec l'adversité :
Après avoir souffert et vaillamment lutté,
Elle doit en sortir plus croyante et plus pure !

Ami, pour être grand, fais un sublime effort,
Car le bloc de granit, pour le faible un obstacle, —
Devient un marchepied pour l'homme vraiment fort !
Mais sache implorer Dieu, le prier pour ton sort,
Et fléchir le genou devant son Tabernacle !

Homme, pour te conduire, il ne te manque rien :
Vois donc quel est ton but et marche d'un pas ferme,
Tu n'es pas, ici-bas, sans guide et sans soutien ;
Aime de tout ton cœur, le Vrai, le Beau, le Bien,
Et garde l'idéal que notre cœur renferme !

Nous marchons au tombeau, mais nous ne mourrons pas !
Nous avons vécu tous avant notre naissance,
Et tous nous revivrons après notre trépas...
Nous sommes seulement exilés ici-bas,
Mais rien ne peut tenir notre divine essence !

Soutenu par la Foi, guidé par la Raison,
Tu verras resplendir un jour tes destinées,
Et s'élargir bientôt ton immense horizon !
Et lorsque ton esprit quittera sa prison,
Tu verras les splendeurs que Dieu nous a données!

Ne cueille pas les fleurs que tu peux entrevoir
Sur les bords du sentier qui monte et qui serpente :
Le but est le sommet qu'on nomme le Devoir!
Les yeux fixés sur lui, sans jamais t'émouvoir,
Marche, vaillant lutteur, marche et gravis la pente!

A l'amour du prochain tu sauras parvenir.
Seule, la Charité rend les œuvres fécondes:
Elle est le seul lien qui doit tous nous unir,
Et permettre à la Terre, — en un proche avenir, —
De monter d'un degré dans l'échelle des mondes.

L. D.

Ombres et Lumières

Contes et Nouvelles Théosophiques, par Aimée Blech (1)

Un recueil de délicieuses paraboles publiées sous ce titre, par Mlle Aimée Blech, initie le lecteur aux grandes vérités de l'Au-delà. J'aime fort, pour ma part, cette petite âme blanche qui est si blanche parce qu'elle est toute neuve et qui, dès son premier mouvement de colère, remarque une vilaine tache sur sa robe lumineuse. Aucune eau ne pourra la faire disparaître; elle s'y efforce en vain, jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'il n'y a de purification que dans l'effort, la souffrance et le renoncement de soi-même.

C'est ainsi, qu'au moyen d'allégories empruntées à la matière, chacun de ces contes charmants nous envole vers les hauteurs lumineuses de la Spiritualité pure. Ici c'est le karma mis en lumière, là c'est le fardeau inéluctа-

(1) Prix : 3 fr 50.

ble du passé, ailleurs ce sont les conséquences, dans le monde astral, des attaches que nous nous sommes créées ici-bas.

Tout cela empreint de cette haute morale où le spirite s'accorde si facilement avec le théosophe ; exaltation de l'amour, respect de la vie, conséquences de la survie et responsabilités morales dont la mort ne saurait nous affranchir puisque les obligations survivent ; conceptions logiques sur la mort, sur la naissance et sur les réincarnations, chaque chose trouve sa place dans quelque apologie qui l'explique avec élégance.

Plusieurs de ces nouvelles sont consacrées aux animaux qui ont leurs droits à l'existence et à la solidarité fraternelle de tout ce qui vit, ce qui implique, pour l'homme, des obligations auxquelles il ne peut pas se soustraire. Le chapitre consacré à la vivisection éclaire ce point par la révélation d'une profonde et terrible vérité, cachée sous un exemple de répercussion psychique. Une autre nouvelle intitulée : *Le Châtiment*, traite du même sujet mais là, la répercussion se fait sentir directement sur le plan physique.

Nous nous félicitons de l'apparition de ce petit livre qui n'est point fait pour les sceptiques, mais que nul ne lira sans devenir meilleur. Pour beaucoup il sera une initiation morale et un précieux secours pour la méditation, car la simplicité n'en exclut pas la profondeur.

L. CH.

N. B. — Ce titre : — Ombres et Lumières — se trouve faire double emploi avec d'autres ouvrages. Le Médium D. D. Home a publié le sien sous ce titre, en 1877, et on m'en signale un autre publié en 1910 par Fernand Laudet.

La Méthode Générale et Scientifique *et les Méthodes Rationalistes et Fidéistes*, par Jacques Brieu. 3 fr. 50.

La question de la Méthode est capitale dans le domaine de la Pensée et du Savoir. Elle règle en effet, elle oriente la direction de l'esprit humain qui ne peut parvenir à la vérité que s'il suit une méthode rigoureuse, claire et infaillible.

Tous les efforts des philosophes, des moralistes, des savants, depuis l'antiquité, ont surtout consisté à découvrir un *critérium* indestructible. Ils n'y ont point réussi, puisqu'il exista et qu'il existe d'innombrables Ecoles, sectes, religions qui s'excluent l'une l'autre en affirmant *leurs* vérités et en niant celles de leurs rivales considérées comme fausses.

Il a fallu arriver jusqu'à l'ère toute moderne de la Science pour concevoir, plus ou moins consciemment, plus ou moins obscurément le fondement de

la Méthode certaine qui ne peut être que le *fait*. Mais Auguste Comte, auquel l'on est redevable du Positivisme, accorda pourtant trop de valeur à l'expérience brute ; il ne sut définir véritablement le *fait*, dont l'expérience n'est qu'une des valeurs.

C'est à Strada que revient l'honneur d'avoir formulé dans son ensemble la Méthode définitive. Son œuvre immense reste parfois obscure et imparfaite. Néanmoins il a exposé, développé, les principes sur lesquels s'édifiera la Philosophie scientifique de l'Avenir.

M. Jacques Brieu, écrivain remarquable, critique sagace, philosophe original et précis, l'un des disciples fidèles du grand Strada — son meilleur disciple certes — a eu l'heureuse et opportune idée de résumer, en un volume de lecture facile, la doctrine du Maître. *La Méthode générale et scientifique* constitue un livre précieux qui classe M. J. Brieu à la tête des philosophes contemporains, et dont l'influence sera considérable sur l'évolution de la métaphysique.

L'auteur montre avec une netteté parfaite que les méthodes fidéistes, rationalistes et expérimentales sont fausses. En effet la foi, la raison et l'expérience ne peuvent être critérium. Seul le *fait* est certain, indestructible, donc infaillible. Il faut par conséquent abandonner les systèmes périmés, antagonistes et contradictoires, basés sur des postulats improuvés, et adopter la méthode générale scientifique qui n'exclut aucun fait, puisqu'elle les appelle tous à se prouver certains.

« La méthode générale », écrit M. Brieu, « n'est ni spiritualiste, ni matérialiste, ni empirique, ni idéaliste, ni rationaliste, ni fidéiste, car elle comprend tous les systèmes dans ce qu'ils ont de vrai, car elle est impersonnelle, neutre et égale pour tous.

« Elle appelle à elle le rationaliste et le fidéiste, le théocrate et l'anarchiste, le déiste et l'athée, le mystique et l'agnostiste, le spiritualiste et le matérialiste, le savant et l'ignorant, l'artiste et l'artisan, et leur recommande de ne pas oublier :

1° Que le fait certain, observable, propre, irréductible et hétéronomique est *l'unique* point de départ dans tous les ordres du savoir, dans les arts et dans la vie ;

2° Que le fait est le seul critérium qui soit infaillible, absolu, un, multiple, universel, impersonnel et neutre ;

3° Que le fait est critérium, dès qu'il est prouvé indestructible ;

4° Qu'un fait, quel qu'il soit, ne signifie et ne certifie que lui-même, et que, hors de lui, il ne peut conduire qu'à des hypothèses. »

On ne peut ici, faute de place, envisager les diverses parties de l'ouvrage important de M. Brieu. Contentons-nous de signaler les chapitres consacrés au Fait, à l'Esprit, aux Instruments méthodiques, au Critérium, à la

Méthode générale et aux Méthodes fidéistes et rationalistes, aux Méthodes spirites, théosophiques, occultistes et à leur réfutation très serrée.

Il importe aujourd'hui de faire rentrer toutes les doctrines, toutes les hypothèses dans le domaine positif et vérifiable de la Science. Le Fait seul, tel que le définit Strada, doit guider le chercheur.

Grâce à *la Méthode générale et scientifique*, supérieurement traitée par M. Jacques Brieu, la Philosophie pourra enfin se reconstituer, ou plutôt se constituer, car elle possédera l'outil indispensable qui lui assurera la conquête de la Vérité.

F. J. C.

Pensée du mois (du 15 avril au 14 mai).

Que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel; que le fini se retrempe dans sa source, et tende sans cesse vers l'infini.

Quant à nous, donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. Donnez, ô Père, l'aliment de la vie chaque jour, pour que la vie avance, et aille au but, et se développe vers le ciel. (A. Gratry.)

AVIS

Une dame, par suite de revers de fortune, demande place de caissière, ou comptabilité à tenir. S'adresser à Mme veuve Besson, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Châteaurenault (Indre-et-Loire).

Le Directeur-Gérant : Paul Leymarie.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN